PATRIMOINE

- I- "APOLOGIE DU METIER DE MURAILLEUR"
- II- LES CAPITELLES DE LA COMMUNDE DE SOUBES : ENQUÊTE ET INVENTAIRE
- III- LES CAPITELLES DE L'HERAULT
- IV- CARTE DES CONSTRUCTIONS DE PIERRE SECHE DU CAUSSE

 DE BLANDAS (ADRIENNE DURAN-TULLOU)
- V-FICHE D'ENQUÊTE POUR LA PIERRE SECHE
- VI-EXPLOITATION: 2 EXPOSITIONS PHOTOGRAPHIQUES
- VII- L'ENQUÊTE ETHNOLOGIQUE
- VIII- LE PATRIMOINE ET LE PUBLIC (COUPURES DE PRESSE)
- IX- LA PIERRE ET LA CREATION : LA CATHEDRALE D'IMAGES
 (DANS LES CARRIERES DES BAUX)
- X- LA RESTAURATION DES CABANES EN PIERRE SECHE
- XI- UNE RESTAURATION-TYPE: LES HAMEAUX DE GORDES
- XII-GORDES: RECHERCHE/RESTITUTION AU PUBLIC.

LES "CAPITELLES" DE LA COMMUNE DE SOUBES (HERAULT)

PAR ALBERT REYNES

N.D.L.R. : Ce texte représente le rapport adressé par M. Albert Reynes aux deux associations "Arts et Traditions Rurales" et "Société d'Etudes Scientifiques de Sète et sa Région", lesquelles, en 1975, avaient lancé une enquête sur la construction en pierre sèche dans le département de l'Hérault. Il s'agit donc ici des résultats de l'enquête préliminaire qui repose sur une parfaite connaissance d'un terroir communal et qui a produit, avec ce texte, une série de fiches descriptives et une carte de répartition. Pour l'histoire de la commune, on dispose maintenant d'une présentation d'ensemble : L. ALBARET, Soubès et sa vallée, des origines à nos jours, Montpellier, 1982.

Nous remercions M. Reynes de nous avoir permis de publier, tel quel, ce rapport qui marque une date de l'enquête sur les "capitelles" de l'Hérault.

La commune de Soubès a une superficie totale de 1 190 ha qui se répartissent en terres cultivées (champs, prés, vergers, vignes) pour 263,02 ha, en terres incultes (landes, bois) pour 915.93 ha et en divers pour 12 ha environ. Le cadastre est divisé en six sections (A, B, C, D1, D2. E): la section E, le village, ne contient aucune "capitelle".

Géographiquement, la commune comprend trois zones bien distinctes : le plateau, les pentes

du plateau, la partie basse.

1 - LE PLATEAU: il représente le 1/5e de la superficie communale environ; son altitude moyenne s'établit aux alentours de 650 m. Il est recouvert de landes et de forêts (forêt domaniale de Partlatges). Nous ne l'avons pas parcouru : il contient peu ou pas de "capitelles" et il est occupé par une chasse gardée dont la traversée est interdite en dehors des chemins et sentiers fores-

2 - LES PENTES DU PLATEAU : elles sont le plus souvent abruptes, recouvertes de bois et de taillis, et elles ne renferment ni cultures ni "capitelles". Elles représentent à peu près les 3/10es de la

superficie communale. Le plateau et ses pentes constituent la section A du cadastre.

3 - LA PARTIE BASSE : elle représente environ les 5/10es de la commune et a une altitude qui varie de 200 à 350 m. Elle contient les cultures et les "capitelles". Le relief reste cependant très tourmenté et il a été nécessaire d'établir des étagères ("faïsses" ou "traversiers") pour la culture. Cette partie constitue les sections B, C, D1 et D2 du cadastre.

Les "capitelles", appelées dans le pays "cazelles" et, quelquefois, "masicots", se trouvent dans les zones cultivées. Leur densité est généralement fonction de l'éloignement du village et de la richesse des tènements en matériau de construction. Il n'y en a pas, ou très peu, dans les bas fonds, au voisinage des rivières, et sur les parties plates, riches en alluvions mais pauvres en pierres.

Dans les parcelles, les "capitelles" sont situées : 1/ dans un "casal" d'épierrement (un "casal", appelé ailleurs "clapas", est un gros tas de pierres): ce sont en général les plus belles;

2/ dans, ou devant, des murs de séparation, élevés lors de l'épierrement, entre deux terres de même

niveau;

3/ dans des murs de support soutenant des étagères de culture : ce sont, généralement, les plus petites. Ces murettes de support sont très nombreuses car, en soutenant les traversiers, elles permettent la culture des pentes en les soustrayant au ravinement et à l'érosion qui enlèveraient au sol toute terre arable. Dans certains tènements, elles sont bâties avec tant de soin, d'habileté et de minutie qu'elles mériteraient d'être étudiées et conservées autant que les "capitelles". Quelquefois, "casals", murs de séparation, murs de support voisinent ou se rencontrent et ainsi sont conjuguées les conditions d'établissement d'une "capitelle".

Nous sommes très peu qualifié en géologie pour établir une étude très poussée des matériaux de construction de la commune. Nous les classons, grossièrement, en trois catégories : 1/ les pierres calcaires (les plus nombreuses), moellons, lauzes ou dalles, qui proviennent de l'épierrement des sols et de l'érosion des roches, des pentes des plateaux surtout (couleur gris

2/ les pierres des terrains argileux, gros blocs ou lauzes grossières le plus souvent, que nous

assimilons à des schistes (couleur beige clair);

3/ les tufs, sortes de roches spongieuses, tantôt très dures, tantôt très tendres (une ou deux

"capitelles" seulement). Dans leur grande majorité, les "capitelles" sont en pierres calcaires.

Suivant la qualité du matériau fourni par l'environnement immédiat, suivant l'habileté de l'artisan, toujours disparu et méconnu, la construction de l'édifice est plus ou moins réussie, mais, d'une façon générale, soin et application ont été apportés au travail et à l'utilisation de la pierre sèche.

La forme extérieure de la "capitelle" a souvent peu de rapport avec sa forme intérieure et, fréquemment, une construction en prisme droit extérieurement renferme un abri cylindrique, dans sa partie inférieure tout au moins. Quelle que soit la forme de la base de cet abri (cercle, ovale, rectangle, carré), ses parois, le plus souvent en moellons, s'élèvent d'abord verticalement jusqu'à environ la hauteur du linteau; c'est après cette hauteur que les lauses apparaissent et que s'amorce le toit ou dôme. Dans les constructions soignées, les lauses de même épaisseur, disposées en cercles concentriques diminuant progressivement de diamètre, s'amincissent à mesure que le toit s'élève jusqu'à la lauze terminale qui couronne tout l'édifice.

Cela est le bâti intérieur de la "capitelle": il est entouré et recouvert de pierres, de blocs qui le maintiennent et le protègent en pesant sur lui; à son tour, est édifié le bâti extérieur qui consolide encore la construction en lui donnant sa forme et son apparence définitives. Quand ce bâti extérieur s'éboule, le bâti intérieur se dénude, lauzes et moellons jouent, l'étanchéité est supprimée, des jours apparaissent et la solidité de la "capitelle" est bien compromise.

Comment établir l'origine de ces "capitelles", leur âge, leur usage ? Elles contiennent très peu d'inscriptions et celles qu'on y rencontre, faites au bois noirci, sont souvent illisibles. Que signifient celles que l'on peut déchiffrer : date de construction ou date d'un passage?

La dissémination des "capitelles", leur présence loin de tout point d'eau semblent montrer qu'elles n'ont pas servi d'habitat permanent, lequel, logiquement, aurait dû se traduire par un rassemblement; par contre, leur proximité d'une culture actuelle ou abandonnée semble indiquer qu'elles ont été ou sont encore des abris d'occasion pour l'agriculteur, pour ses outils, pour ses produits (fumier, engrais, poudres, piquets, ficelles, etc.).

Pour procéder rationnellement à l'inventaire des nombreuses "capitelles" de la commune, nous avons d'abord, par simple calque, pris une copie aussi exacte que possible des sections rurales du cadastre. Ensuite, muni du plan cadastral parfaitement relevé, nous avons parcouru tous les tènements de la campagne soubésienne en prenant soin :

1/ de découvrir le plus grand nombre possible de "capitelles";

2/ de les situer très exactement en déterminant la section et le numéro de la parcelle.

Nous avons été gêné dans nos recherches :

1/ par l'inexactitude du cadastre sur lequel figurent les vieux sentiers muletiers aujourd'hui disparus et où ne sont pas encore indiqués tous les chemins qui les ont remplacés; 2/ par le relief tourmenté du sol qui nous a empêché de retrouver dans la nature les parcelles du plan;

3/ par la végétation des endroits jadis cultivés, envahis aujourd'hui par des genêts, des arbres, des taillis qui interdisent toute circulation et rendent pratiquement impossibles la délimitation et la détermination des la délimitation

et la détermination des parcelles.

Malgré la peine et les soins que nous avons pris, il nous a été difficile de découvrir toutes les "capitelles", ainsi que de les situer exactement, et nous sommes conscient du fait qu'il y a eu des omissions dans l'inventaire et certainement des erreurs dans la ventilation. La carte d'état-major, avec ses coordonnées, n'aurait fourni que de très vagues indications. Toutefois, nous avons essayé d'établir une carte des "capitelles" de la commune en les situant sur le tableau d'assemblage du cadastre.

Dans la mesure du possible, nous avons fait appel aux connaissances des habitants de la commune pour nous aider dans notre travail. Ils ont toujours répondu aimablement à nos questions.

Nous avons rempli les fiches modèles de l'enquête et nous avons réalisé des fiches supplémentaires de notre conception. Volontairement, nous avons négligé le paragraphe de la documentation car, vu le nombre de "capitelles" de la commune, un laps de temps beaucoup plus long que celui dont nous disposions, aurait été nécessaire pour nourrir convenablement cette partie de l'enquête.

Nous avons regretté sincèrement de ne pas posséder d'appareil photographique et d'être profane dans l'art de la photographie. M. Derrieur nous a aimablement offert de venir, après l'inventaire, photographier lui-même les "capitelles" découvertes, mais, après un mois d'enquête et de prospection assidues, nous n'avons maintenant ni le temps ni le désir de recommencer une

mwelle tournée champêtre.

Nous avons examiné environ 180 "capitelles" et nous pensons que ce nombre est considé
pable pour une seule commune (le nombre réel dépasse certainement 200). Parmi toutes ces construc
tions, il n'y en a guère qu'une douzaine qui sont vraiment très importantes, c'est-à-dire mesurant

aux environs de 5 m de hauteur pour une superficie de base supérieure à 10 m2. Les autres sont

grandes, moyennes ou petites, mais, quelle que soit leur taille, elles n'en sont pas moins le té
grandes d'une pensée et d'un effort humains et ont toutes droit, de ce fait, à notre intérêt et

à notre respect.

Nous sommes persuadé que les communes voisines bordant le plateau du Larzac (Saint-Etienne, pégairolles, Pouzols, Lauroux, Lodève, Fozières, les Salces, Saint-Privat, Les Plans, etc.) pos-sèdent elles aussi un important patrimoine de ces vestiges de l'habitat rural, ce qui doit faire du Lodévois la région du département de l'Hérault la plus riche en "capitelles".

* * *

COMPTE RENDU

LASSURE Christian, Note sur les toits pleins en paille ou en sarments en Quercy, dans <u>Bulletin de</u> <u>la Société des Etudes du Lot</u>, t. CIV, 1er fascicule 1983, janvier-mars, pp. XX-XX (compte rendu : P. Haasé).

L'auteur décrit dans cette note un type d'annexe agricole à la fois très fréquent jusqu'à une époque récente et fort simple de conception : les hangars à toit plein sur poteaux porteurs. Ces remises sommaires sont à rapprocher de certaines cabanes en pierre sèche utilisant pour couvrement un amoncellement de matériaux périssables sur un platelage rudimentaire. Ce type de toit est attesté en diverses régions. C. Lassure esquisse des rapprochements avec l'Angleterre, la Bretagne, l'Irlande. Mais l'Ouest n'a pas l'exclusivité de ce mode de couverture. On pourrait citer d'autres exemples de ce type dans le sud du Gâtinais où existent des annexes agricoles utilisant, sur poteaux de bois, des toits pleins en chaume ou en sarments; nous avons noté des exemples dans la région de Loury, Traînou et Fay-aux-Loges, au nord-ouest d'Orléans.

Il est dommage qu'il subsiste tant de suppositions : "on peut supposer que chaque alignement de poteaux est relié par une sorte de sablière" ou "on peut supposer la présence d'une armature axiale de piquets verticaux". Est-il sûr, d'ailleurs, que le toit ait servi de pailler et de couverture à la fois ? N'y a-t-il pas là une quantité de paille - ou de sarments - sacrifiée dès l'abord et ne devant servir que de couverture ?

OUVRAGE REÇU

Perspectives in vernacular architecture, ouvrage collectif publié par le Vernacular Architecture Forum, Kentucky (U.S.A.), 1982, 238 p.

L'homologue américain du C.E.R.A.V., le "Forum d'Architecture Vernaculaire", s'est constitué en 1980 pour répondre au développement fulgurant de la recherche en architecture vernaculaire au Etats-Unis pendant la dernière décennie. Ce volume réunit les communications faites à l'occasion des deux premiers colloques annuels (en 1980 et 1981) de ce groupe. Ne pouvant, faute de place, mentionner tous les titres des contributions qui le composent (soit 22), nous nous contenterons de citer un assortiment de titres propre à traduire la variété des thèmes et des approches de la jeune école américaine : "la construction à rondins verticaux à Terre Neuve" (Shane O'Dea), "l'architecture temporaire des campements militaires pendant la Guerre de Sécession" Nelson), "la construction à bûchettes empilées dans le nord du Midwest et au Canada" (William H. "les écoles rurales à pièce unique du comté de Gallatin dans le Montana" (Kingston "quelques exemples de moulins à blé du XVIIIe siècle dans le comté de Chester en Pennsylvanie" (Stephen G. Del Sordo), "l'architecture du littoral sud de Terre-Neuve : sa diversité et l'émergence de formes propres au Nouveau Monde" (Gerald L. Pocius), "la datation de bâtiments historiques par la dendrochronologie dans l'extrême sud du Maryland" (Mark R. Edwards), "les maisons des anciennes communautés rurales noires de l'ouest de l'Ohio" (Mary Ann Brown), etc. Amplement illustré et d'un prix modique (80 FF), ce volume est un "must" que le spécialiste français aura à coeur de faire figurer en bonne position dans sa bibliothèque.

Vernacular Architecture Forum, c/o Mark R. Edwards, vice president, 50 Pleasant Street, Annapolis, Maryland 21401 (prix : 10 dollars).

* * * in Architecture Vernaculaina

เลยเกราะ เกาะเลยเลยเก็บเกาะเลยเก็บเกาะเลยเก็บเกาะเลยเลยเก็บได้เก็บได้เก็บได้เก็บได้เก็บได้เก็บได้เก็บได้เก็บได้

LES CAPITELLES DE L'HERAULT

Dès la plus haute antiquité, l'homme a utilisé la pierre pour la confection de ses outils (galets, bifaces), ou comme abri naturel (cavernes). Ce n'est que quelques millénaires plus tard, après une lente évolution, qu'il fut à même de saisir tout le parti qu'il pouvait tirer de ce matériau pour la construction de son habitat. L'art de construire en pierre sèche, c'est-à-dire sans mortier, apparaît dans nos régions à la fin du Néolithique.

A plusieurs reprises, au cours des âges, pour faire face à de fortes poussées démographiques, les nouvelles générations ont du construire vite avec le matériau le plus disponible. Dans nos régions, la pierre étant plus abondante que le bois, c'est le matériau qui a le plus souvent contribué à fournir des abris à l'homme.

Grâce aux vestiges lithiques disséminés sur notre sol, il devient aisément possible de distinguer quatre importantes périodes de ce mode de construction.

Les premières maisons de pierres apparaissent dans nos régions au cours de la période préhistorique du Chalcolithique (2.400 à 1.900 environ avant notre ère). Ce sont de grandes cabanes rectangulaires puis ovales ou rondes recouvertes fort probablement d'une toiture de chaume. Quelquefois, de très minces lauzes de pierre ont pu être posées sur la charpente de bois en guise de tuiles. Auparavant il semble bien que seules les huttes de bois et les cavernes étaient les seuls habitats utilisés.

Après une coupure de plusieurs siècles durant l'Age du Bronze, au cours duquel l'habitat en matériau léger se déplace constamment, la deuxième période intéressante de la pierre sèche est le 1er Age du Fer Languedocien, (VIIIe au IIe siècle av. J.-C.). C'est au cours de cette période que sont établies au sommet des collines les premières cités fortifiées ; les "oppida". Ce sont de petites cités urbanisées à la manière grecque, constituées de cases de pierres sèches de forme rectangulaire ou carrée protégées par une toiture de branchage.

Après la conquête romaine, l'habitat s'établira de préférence dans les plaines fertiles. Le grand progrès réalisé dans la construction grâce au mortier de chaux laisse très peu de place à la technique de la pierre sèche durant cette époque.

C'est quelques siècles plus tard, au cœur du Moyen-Age, que se situe la troisième période intéressante de ce mode de construction. La pierre sèche est abondamment employée, et même taillée pour la construction d'établissements agricoles "les manses", calqués apparemment sur la "villa" gallo-romaine. Ces petites agglomérations de cinq à six cabanes au toit de chaume ou de tuiles, protégées d'un enclos, entourent de petits sanctuaires pré-Romans à chevet rectangulaire orienté à l'Est, dont les murs de pierres locales bâtis à la chaux présentent l'appareil en épi, "opus spicatum". La toiture de ces chapelles est composée de tuiles à rebords, "tégulae" et de tuiles rondes assemblées. Ces sites ont été occupés du VIIIe au XIIIe siècle et constituent les premières paroisses de nos régions.

Enfin, après une période de quelques siècles où les villages se blotissent au-dedans de remparts et où l'emploi de la pierre sèche semble s'être assoupi, se produit aux XVIII et XIXe siècles les grands défrichements des terres marginales d'où sont issues les gracieuses et robustes "capitelles" de nos terroirs.

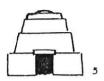
Il faut dire dès maintenant que rien ne relie entre elles ces constructions très différentes de formes et de techniques, édifiées tout au long des siècles, si ce n'est l'habileté et l'ingéniosité des hommes à utiliser le même matériau.



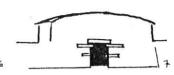








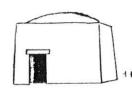








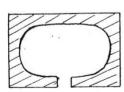














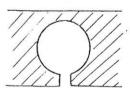


PLANCHE VIII. CAPITELLES DES XVIIIe et XIXe SIECLES

PRINCIPAUX TYPES D'ARCHITECTURES, DE LINTEAUX ET BASES DE CABANES EN PIERRE SECHE DU DEPARTEMENT DE L'HERAULT.

- (1) Pignan (2) Mas d'Alary (3) Villeveyrac (4) Faugères (5) Lacoste (6) Frontignan
- (7) Le Puech (8) Cazedarnes (9) Saint-Pargoire (10) Faugères (11) Bédarieux (12) Balaruc-le-Vieux.

Signalons d'autre part, afin de mettre un terme à la légende de "capitelles Néolithiques, Gauloises ou Gallo-romaines", que toutes ces demeures en pierre sèche de nos régions n'ont jamais possédé une toiture de pierres en encorbellement (ceci d'après les résultats des recherches archéologiques de ces dernières années). Ces habitations, toutes éboulées peu après leur abandon, se présentent de nos jours comme une étendue horizontale de pierraille. Leurs murs, après le dégagement des éboulis, ne dépassent presque jamais 1,40 m de hauteur actuelle.

Il est bon d'ajouter que si dans l'antiquité orientale on a construit en pierre sèche, (bas relief Assyrien représentant des cabanes au toit de pierres ; cabanes d'esclaves des pharaons près des mines d'or de Nubie ; "Nuraghi" de l'Age du Fer de Sardaigne) et que si des constructions à degrés "Ziggourats" ont vu le jour à Sumer en 1.500 avant notre ère, et les minarets circulaires à degrés de Samara au IXe siècle de notre ère, il paraît difficile d'établir entre ces édifices et les cabanes en pierre sèche de nos régions quelque possible filiation.

Aux diverses époques d'utilisation de la pierre sèche, il s'est produit très probablement, une sorte de résurgence spontanée de cette technique de construction, issue d'une tradition inhérente à la nature du sol. En Europe, l'art de la pierre sèche a été pratiqué sur les sols de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de l'Irlande, de la Grèce, de la Yougoslavie, de la France.

Notons également que la construction de phares à degrés si semblables à nos capitelles s'est poursuivie de la période romaine (phares à degrés reproduits sur des médailles romaines), jusqu'aux XVIIe et XIXe siècles sur nos côtes, (phares à degrés de la jetée du port de Sète). Nos capitelles à degrés en dérivent-elles ? Il est très difficile de se prononcer, et cela laisse encore planer un peu de mystère sur ces curieuses constructions.

Les Capitelles des XVIIIe et XIXe siècles

Les défrichements des terres marginales, pratiqués du XVIe au XIXe siècle, ont permis à la construction en pierre sèche un peu en sommeil depuis la fin du Moyen-Age, de rejaillir en une floraison de pierres tout autour de la Méditerranée, dans un modèle à toiture en fausse voûte encorbellée désigné d'une manière générale du terme de "capitelle". (1)

C'est essentiellement dans l'Hérault une architecture agricole et populaire. Certaines de ces constructions rustiques, présentent encore de nos jours des caractères architecturaux de robustesse et d'archaïsme surgis d'un passé un peu mystérieux qui étonnent et intriguent lorsqu'il faut déterminer leur origine et l'époque de leur édification.

Selon les régions ou les pays, leur nom est différent. Dans les Pyrénées, elles portent le nom "d'orris" (2) ; dans le Velay celui de "chibotte", dans le Quercy, le nom de "caselle", dans le Mâconnais celui de "cadole", en Provence le nom de "borie" (3) ; en Ligurie dans les environs de Gênes, celui de "ciabotte", aux Iles Baléares on les nomme "garritas" ; dans la commune de Faugères, elles sont désignées du terme poétique de "caravelle" ; dans la région d'Octon on les appelle des "mas", à Nébian elles portent le nom de "chambrette" ; à Roujan celui de "grange", à Soubès celui de "caselle".

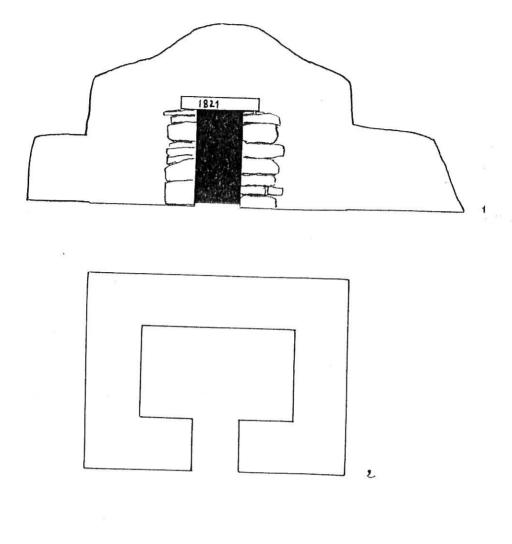
Toujours groupés, mis à part quelques exceptions, ces abris rustiques sont le plus souvent bâtis sur des côteaux pierreux dont ce fut le premier défrichement d'envergure. Ces défrichements des terres pauvres, encore très impressionnants de nos jours par l'ampleur du labeur accompli, témoignent du courage et de la peine déployés par nos aïeux afin d'obtenir de minces parcelles de terre cultivable où étaient plantés la vigne, l'olivier, et parfois même le blé sur les hautes terres. Beaucoup de ces terres à défricher ont été distribuées peu après 1789. Certains lieux-dits portent encore le nom de "Les Républiques" (Cournonterral).

^{(1) &}quot;Capitelo": petit abri en pierres sèches dans une vigne ou dans un champ. Ces petits abris pour la tête (cap), ou le cuvier à vendange, tendent à disparaître et sont remplacés par des masets plus confortables. Frédéric Mistral, De Lafare (en 1840), J. Reboul (en 1850), font allusion aux capitelles dans leurs poèmes.

Dictionnaire Analogique et Etymologique des Idiomes Méridionaux. L. Boucoiran, Nîmes, 1875.

⁽²⁾ A. DE POUS. L'architecture de pierres sèches des Pyrénées Orientales Méditerranéennes - Revue "Gaule" 2e série nº 8.

⁽³⁾ Guy BARRUOL, Les Bories de Haute-Provence, Archéologia nº 7 1965, nº8, 1966.



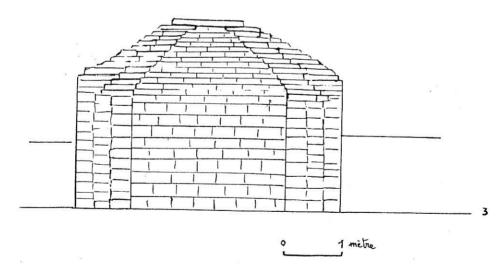


PLANCHE IX. Montbazin, capitelle datée de 1821.

Fig. 1 - Vue externe

Fig. 2 - Base vue de dessus

Fig. 3 - Coupe verticale.

a - Les maîtres de la pierre sèche

Beaucoup de ces constructions attestent d'un sûr métier de bâtisseur. Si la plupart, de petites dimensions, ont pu être dressées par des défricheurs habiles à manier la pierre, d'autres bâtiments, par contre, aux proportions remarquables, ne peuvent être l'œuvre que de "maçons à pierre sèche."

Dès le premier examen de ces constructions, se remarque aussitôt une grande diversité de types et modèles, ainsi qu'une certaine recherche de proportions des superstructures ayant abouti à une technique très efficace. Le résultat dressé sous nos yeux provoque l'admiration. Pour beaucoup de ces édifices, le terme d'architecture ne paraît pas déplacé.

Parmi les modestes et touchantes cabanes, trois chefs-d'œuvre au moins, dus l'un au "maître du mas Audran" (Lacoste), le deuxième au "maître de Faugères", et le troisième au "maître de Villeveyrac", sont d'incontestables et parfaites réussites (photos 1 à 6). Les reproductions photographiques ne donnent qu'une faible idée de l'émotion que l'on peut ressentir devant ces constructions dressées dans le ciel.

Chaque région a créé des types originaux adaptés au climat, à la culture locale et au sol environnant. Les seules formes adoptées dans l'Hérault, pour les superstructures, sont les toitures à coupole ou à degrés, donnant à ces constructions un caractère parfois oriental qui pourrait faire songer à une provenance orientale par le port de Gênes, grand transitaire de vins et épices, dès la fin du Moyen-Age; car il semble bien que se soit constitué un courant d'Est en Ouest, prouvé par la courbe descendante des modèles et des dimensions allant de la Provence vers les Pyrénées.

Très rarement, une cabane de forme rectangulaire possède un toit de lauzes à double pente posée sur la voûte en encorbellement (Les Claparèdes, à Bédarieux). En Provence, en Auvergne, les toitures cylindro-coniques donnent à ces constructions, l'aspect de tourelles de châteaux plus typiquement autochtones.

b - Technique de construction

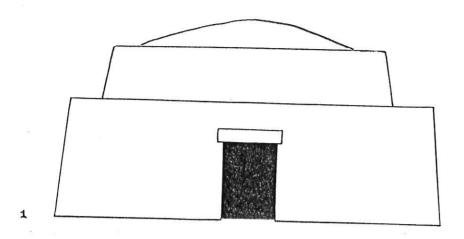
Le matériau de construction, abondant mais non "gratuit" est la pierre locale, qui, après avoir été arrachée au sol, forme les murs de séparation des parcelles, et sert à l'édification des cabanes.

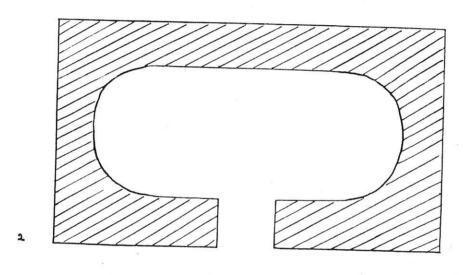
Les murs en pierre brute, sans aucun liant, sont dressés verticalement sur une hauteur de 1,50 m à 1,70 m et ont en moyenne un mètre d'épaisseur (PL IX, Fig. 3). Dans d'autres cabanes, l'encorbellement commence dès la base (PL XI, Fig. 3). Ensuite, s'amorce le départ de la voûte, en porte à faux, qui est la partie la plus remarquable de l'édifice. Elle se compose de cercles de pierres horizontaux, se superposant les uns aux autres, en avancée à chaque nouveau cercle, progressant vers le centre et vers le sommet. Pour assurer une plus grande stabilité à l'ouvrage, de petites pierres de calage sont glissées sous bon nombre de lauzes. L'ensemble forme la coupole, quelquefois recouverte d'une couche d'argile à l'extérieur (PL IX, Fig. 3). Cette toiture en encorbellement a donné lieu à des recherches techniques aboutissant à des structures extérieures étonnantes et gracieuses.

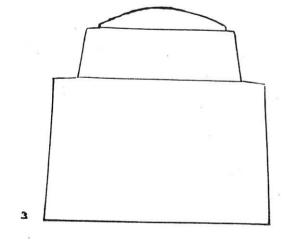
Les formes et les dimensions des cabanes sont très variables selon les régions et les communes, et un inventaire complet nécessiterait un très grand nombre de pages. (1) Mais on peut énumérer sept formes principales desquelles dérivent toutes les autres :

- 1 La construction circulaire en forme de hutte, la plus répandue (PL VIII, Fig. 1).
- 2 La construction circulaire à petite coupole, munie de deux contreforts (PL VIII, Fig. 9).
- 3 La cabane carrée à grande coupole (PL VIII, Fig. 3) (trois à quatre modèles connus dans l'Hérault)

⁽¹⁾ Cet inventaire des capitelles de l'Hérault est actuellement en cours de réalisation par la Société d'Etudes Scientifiques de Sète et sa région, en collaboration avec la Direction Départementale de la Jeunesse et des Sports, et l'Association Arts et Tradtions Rurales, Pour tous renseignements, s'adresser à André FREISES, Musée P. Valéry, Sète ; ou André CABLAT, Lapeyrade 34560.







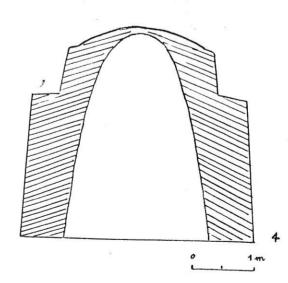


PLANCHE X

VILLEVEYRAC . Cabane n°2 (non loin de Valmagne).

- 1 Vue de face -
- 2 Coupe vue de dessus 4 Coupe de profil
- 3 Vue de profil

4 - La construction à trois ou quatre degrés (PL VIII, Fig. 4, 5) (huit à dix cabanes seulement dans l'Hérault).

5 - L'édifice en forme de tour ou de moulin à vent (PL VIII, Fig. 6).

6 - La cabane rectangulaire ressemblant à nos maisons actuelles (PL VIII, Fig. 7 et 11).

7 - La construction de forme pyramidale (PL VIII, Fig. 12); (deux à trois exemplaires connus).

L'ingéniosité et la maîtrise des maçons constructeurs s'affirment superbement dans les fausses voûtes, ainsi que dans les diverses combinaisons des linteaux de porte dont nous donnons les principaux exemples :

- le linteau monolithique (PL VIII, Fig. 1)

- le double linteau (PL VIII, Fig. 2), allégé au centre.

- le double linteau en ogive (PL VIII, Fig. 8). Unique modèle recensé.

- le triple linteau (PL VIII, Fig. 7)

- le quadruple linteau, avec évidement au centre (PL VIII, Fig. 4)

- le linteau monolithique surmonté d'un arc de renfort (PL VIII, Fig. 6). Typique du XIXe siècle.
- l'arc voûté en plein cintre (PL VIII, Fig. 9) ; deux exemplaires connus pour l'instant. Les dimensions maximales et minimales des volumes habitables relevées dans le Département de l'Hérault sont les suivantes :
- 4,30 m de diamètre pour une hauteur de 4,65 m dans une cabane à degrés située au Mas Audran (commune de Lacoste).
 - 5 m de diamètre pour une hauteur de 4 m dans une cabane de la commune du Puech.
- 1 m x 1,05 m à la base, pour une hauteur de 1,35 m dans une cabane minuscule située dans la commune de Balaruc-le-Vieux.

La porte de ces constructions, le plus souvent assez basse, ne dépasse guère que dans quelques rares cas, 1,70 m de haut et 0,80 m de large.

c - Aménagements internes

L'intérieur de ces abris rustiques est très peu aménagé.

Quelquefois, une ou deux petites niches (de 0,40 m x 0,50 m de côté) faisant fonction de placard, sont réservées dans l'épaisseur des murs à 1,30 m environ du sol. Dans d'autres cabanes, une petite lucarne est percée face à la porte. Une grande cabane située sur la commune de Lodève, présente à 2,25 m du sol, l'emplacement de poutres qui devaient supporter une chambre ou un grenier à foin.

Dans une seule cabane (commune de Frontignan), nous avons observé une cheminée aménagée dans l'intérieur du mur : le plus souvent, le foyer est construit à même le sol. Beaucoup de cabanes portent encore les traces d'une porte de bois qui en assurait la fermeture. Par contre les capitelles de l'Hérault, ne comportent ni banc de pierre ni couchette, comme plusieurs constructions tout à fait remarquables de la banlieue nîmoise.

Ouvrons ici une parenthèse, dans cette étude consacrée aux cabanes en pierres sèches de l'Hérault, pour décrire quelques modèles bien particuliers à la région de Nîmes.

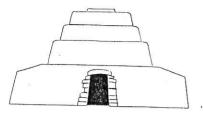
"Les garrigues de Nîmes renferment trois types de capitelles que l'on ne retrouve pas dans l'Hérault :

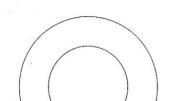
1 - des cabanes carrées très hautes, à un étage intérieur, quelquefois munies d'un toit de lauzes à double pente, l'ensemble ayant l'aspect d'une maison actuelle. L'intérieur bien aménagé comporte une cheminée, des placards incorporés dans les murs, et un banc de pierre (couchette) formé d'une large dalle horizontale encastrée dans le mur à 0,50 m du sol.

2 - le deuxième modèle consiste en une succession de 4 pièces contiguës, constituant une petite ferme munie de tous les aménagements connus (cheminée, placards, fenêtres, couchette et

citerne sous le sol).

3 - Le troisième type, inconnu chez nous, concerne l'aménagement d'une capitelle ronde, par du crépi d'argile rose, très dur, sur une hauteur d'1,60 m, et d'une large dalle scellée sur champ, fermant la porte d'entrée jusqu'à 0,70 m de hauteur ; le tout formant une cuve étanche. Sur les deux côtés de l'entrée, à 1,20 m du sol, deux emplacements carrés de poutres, devaient suppor-





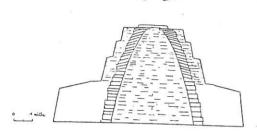


PLANCHE XI

Mas Audran (commune de Lacoste) cabane circulaire à degrés construite vers 1830.

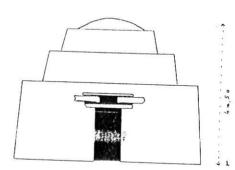
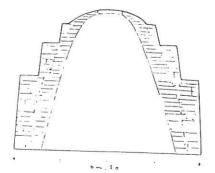


PLANCHE XII

FAUGERES (Super-Bel-Air). Cabane à degrés (rectangulaire).

- 1 Vue de face
- 2 Coupe.



ter un appareil (meule ou pressoir); des dates gravées dans le crépi (1770), des comptes de récoltes, de beaux dessins figurant des capitelles surmontées d'ailes ressemblant à des moulins à vent, font songer à des pressoirs ou à des moulins à huile.

Traditionnellement, la région nîmoise, s'étant davantage consacrée à la culture de l'olivier qu'à celle de la vigne, bon nombre d'olivettes sont encore sur pied autour de ces constructions".

Le sol des capitelles, toujours de terre battue, ne contient le plus souvent que très peu de documents. De faible épaisseur, il indique une courte occupation des lieux, et ne donne, à la fouille, que quelques rares tessons d'assiettes et de pots vernissés, de teinte ocre ou verte, d'une céramique des deux siècles précédant le nôtre.

La plupart de ces abris en pierre sèche, de petites dimensions, n'étaient en somme que des refuges temporaires. Par contre, certaines grandes cabanes auraient pu être habitées plus longuement. Leur construction soignée et leurs aménagements, font penser, pour certaines, à quelque fierté de nouveau propriétaire, et pour d'autres, à quelque petite "résidence secondaire" d'agriculteur modeste, où pouvait se réunir à l'occasion de travaux saisonniers (vendanges, cueillette des olives, moisson), la famille du cultivateur, comme cela se fait encore de nos jours dans les mas et les mazets des petites propriétés familiales.

d - Répartition des capitelles dans l'Hérault

Quatre conditions essentielles doivent être réunies, en règle générale, pour l'établissement de ces constructions :

- un sol rocailleux,

- des défrichements ou des cultures en terrasse,

- la culture de la vigne ou de l'olivier,

- l'éloignement des agglomérations.

Les terrains de prédilection de ces constructions sont les collines et les plateaux calcaires à vocation vinicole et oléicole. Les hautes terres de l'Hérault à vocation pastorale, les régions de plaine et la zone des étangs du littoral, en sont le plus souvent dépourvues. Les cabanes diminuent en nombre, ou sont absentes dès que la vigne et l'olivier ne sont plus cultivés. Les quatre concentrations les plus massives de ces constructions se trouvent à :

- Soubès (Lodévois)

- à Bédarieux - Faugères où les formes rectangulaires prédominent,

- à Clermont - Nébian où les constructions circulaires et à degrés sont les types les plus nombreux,

- sur le massif de la Gardiole autour de Frontignan.

Les communes possédant le plus grand nombre de ces bâtiments sont dans l'ordre décroissant :

- Clermont-l'Hérault - Nébian, 250 à 300 cabanes environ,

- Soubès: 180 à 200 cabanes

- Bédarieux: 100 cabanes environ,

- Faugères: 80 unités environ,

- Frontignan: 35 cabanes,

- Gigean: 25 cabanes.

Le chiffre global, bien que provisoire, des capitelles encore en état, recencées à ce jour, avoisine le millier ; on peut considérer qu'il y en a autant de démolies ou disparues.

e - Datation

Les rares dates gravées sur ces constructions rustiques, ne remontent pas au-delà du XVIIe siècle.

La seule date gravée maladroitement mais profondément sur le linteau de pierre tendre d'une cabane de la commune de Montbazin, indique l'année 1821 (PL. IX.

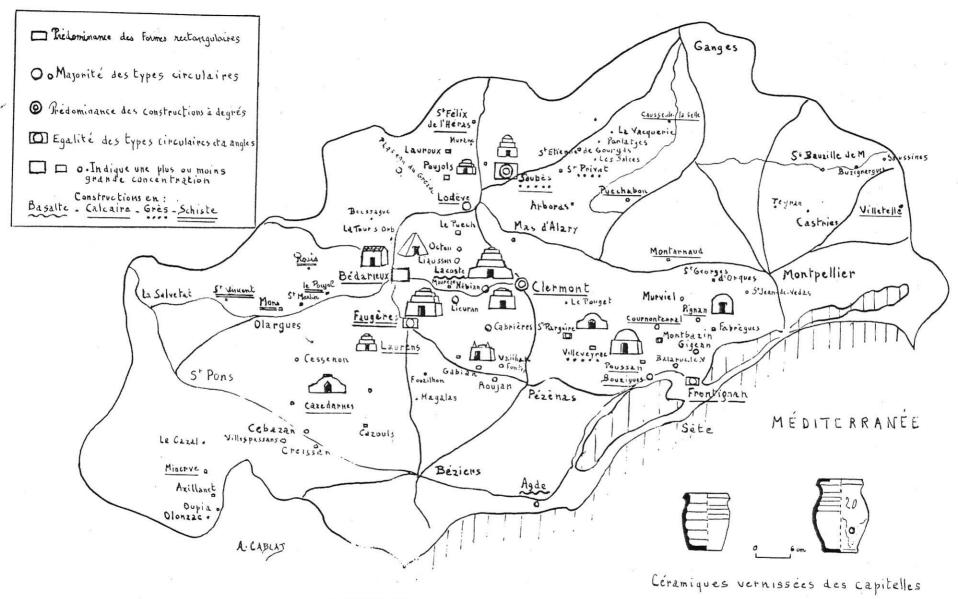


PLANCHE XIII

Répartition des Capitelles dans le département de l'Hérault

La grande cabane circulaire à degrés (diamètre intérieur 4,30 m, hauteur intérieure 4,65 m) située sur le plateau basaltique de Lacoste, a été construite vers 1830, par les trois frères COT (1), de Pradines. A l'intérieur d'autres constructions, nous avons relevé, tracés soit à la pointe de métal, au charbon de bois ou au crayon noir d'écolier, des millésimes allant de 1812, 1840, 1893, jusqu'à ces dernières années.

On aimerait mieux connaître les noms et la technique de ces "maîtres anonymes" qui ont su élever l'art de la pierre sèche jusqu'à la réalisation de véritables chefs-d'œuvre.

Signalons, pour mémoire, que dans le Gard on a relevé la date de 1770 dans une cabane des environs de Nîmes. En Provence, l'année 1600 a été observée sur la clef de voûte d'une cabane de Gordes.

f - Les Compoix

Les livres compoix demeurent une source précieuse de renseignements de tous ordres, sur la vie des populations du XVe au XVIIIe siècle. Trois grands défrichements, liés à trois importantes poussées démographiques ont eu lieu dans nos régions. Le premier, entrepris au cours du XIIe siècle, touchera peu les garrigues. Le deuxième défrichement d'envergure, a lieu au début du XVIe siècle. Les textes prouvent les défrichements de garrigues pour y planter des vignes de petites superficies. Les abbayes concèdent des terres à défricher aux paysans moyennant redevances pour ces novales. Mais les textes restent muets quant aux constructions de jasses et cabanes. (2)

Les défrichements s'amplifient aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les terres marginales, les terres communes (garrigues), sont défrichées intensément pour y planter la vigne et l'olivier. Les marchands exportent vers Gênes et Le Levant (voies ouvertes depuis les croisades) vins, eaux-de-vie, passerilles, et ramènent en échange, épices, soies, céréales et chevaux arabes à Frontignan. (3)

Les actes notariés et les compoix nous renseignent fort bien sur ces nouvelles plantations de vignes (malhols), d'olivettes, et sur les constructions de jasses, mas, bastides, dans les "vacquants" ou garrigues communes.

Les terres sont morcelées en un grand nombre de petites parcelles d'une contenance d'une sétérée (23 ares environ).

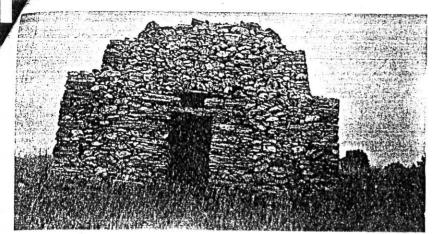
Trois cultures principales se partagent le sol depuis plusieurs siècles :

- le blé.
- l'olivier,
- la vigne, qui est loin d'avoir l'importance qu'elle a conquise dans nos régions au XIXe siècle ; les terres les plus ingrates lui étant réservées car elle se satisfait du plus mauvais terrain, d'où les défrichements des garrigues qu'elle partage avec son ami l'olivier, et qui ont formé les innombrables "clapiers". Pour s'abriter des intempéries, et mettre son matériel en sûreté, l'agriculteur construit des jasses, et bastides, au milieu de ses cultures. Le terme de "capitelle" est absent des compoix consultés.

Les jasses, mas et bastides, sont pour la majorité, de petites dimensions (4 cannes à 10 cannes), ce qui est l'équivalent de superficies allant de 16 à 40 mètres carrés. Les plus petites superficies correspondent aux dimensions de certaines capitelles. Mais nous ne savons pas la nature du matériau de ces constructions, et si elles étaient bâties en pierre sèche. Il existe aussi, dans chaque commune, une ou deux grandes jasses (bergeries) de 64 cannes et plus (256 mètres carrés) isolées dans la garrigue, loin de toute culture.

⁽¹⁾ Renseignements communiqués par un des descendants des frères COT.(2) E. LE ROY - LADURIE : Paysans de Languedoc. Flammarion 1969.

⁽³⁾ Lucien ALBAGNAC. Contribution à l'histoire de Frontignan, 1973.



FAUGERES Cabane rectangulaire à degrés







MONTBAZIN
Cabane portant 1821 sur le linteau.

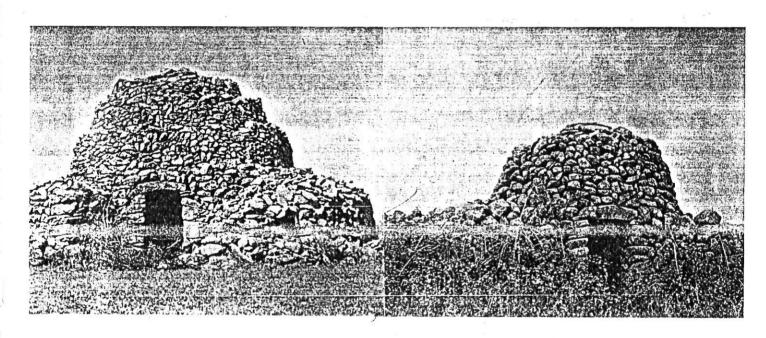


BEDARIEUX (Les Claparèdes)

Le compoix de Faugères (1) porte sur l'un de ses feuillets concernant Jean Planque, la construction d'un "petit bastiman qui la faict bastir a layre de villevieille confronte le chemin qui va a Bedarieux et Jean Maurin vieux conten une canne fa de comps ... 1 sol", ce qui correspond, comme situation et superficie (même pas 4 m2) à certaines cabanes en pierre sèche. Cet article du compoix est daté de 1689. La commune de Bouzigues renferme, dans la garrigue de Canzers, une vingtaine de constructions bâties, le plus souvent, dans l'épaisseur des murs de défrichements et caractérisées par une porte très basse. Ce modèle d'abri de pierres sèches, se retrouve également dans la commune de Gigean, au "Pioch des jasses", et aux "jassettes", lieux situés à proximité de l'abbaye de Saint-Félix-de-Montceau, fondée au XIIe siècle. Il se pourrait que ce modèle d'abri fût un des plus anciens, cachant d'autre part une astuce paysanne pour échapper à l'impôt : ces abris, dans les murs, n'étant sans doute pas soumis à contribution.

Le tènement de Canzers a été vraisemblablement défriché au début du XVIIIe siècle, et sans doute, même au XVIIe, si l'on s'en réfère aux textes de François BAQUE et Antoine ROUQUETTE (en 1672, la journée d'un homme occupé à arracher des pierres à la garrigue était payée 16 sols) (2). (Le 27 juillet 1788, Jean Bénézech offre de défricher une terre d'une sétérée et demie, à Canzers, qui n'est pas travaillée depuis 40 ans) (3).

Lorsque l'on constate l'éloignement du lieu de Canzers, du village de Bouzigues, on ne peut que penser que ce sont les premiers défricheurs qui ont du construire ces abris assez primitifs.



MAS AUDRAN (Commune de Lacoste) Cabane à degrés construite vers 1830,

MAS AUDRAN Cabane n°2

⁽¹⁾ Archives Départementales de l'Hérault - Montpellier.

⁽²⁾ Le pichet de vin coûtait alors 1 sol. 6 deniers, le pain 1 sol. 3 deniers,

⁽³⁾ François BAQUE et Antoine ROUQUETTE. Bouzigues des Origines à 1914. M. Francès Editeur, St-Pons, Hérault, 1960. Quelques fluctuations des prix et salaires dans notre région du XIVe au XIXe siècle :

[–] En 1364, la journée d'un homme est payée 4 sols, celle de la femme 1 sol, 6 deniers. Le litre d'huile coûte 1 sol, 6 deniers, le litre de vin 1 sol, 3 deniers.

⁻ En 1601, le prix de la journée pour épierrer une vigne est de 5 sols à Gigean. Le litre de vin coûte 1 sol, le poisson 1 sol la livre. (Dr. Louis ANDRE, Gigean notre village, 1973).

En 1688, la viande de mouton est vendue 2 sols, 4 deniers la livre, celle de bœuf 1 sol 4 deniers à Frontignan par François Cablat boucher du lieu de Loupian. (Archives Municipales de Frontignan).

– En 1710, les denrées renchérissent, le pain vaut 4 sols, le pot de vin 5 sols, (F. BAQUE et A. ROUQUETTE - Bouzigues des

origines à 1914).

⁻ En 1717, la journée de travail d'un homme est payée 15 sols et celle d'une femme 6 sols à Frontignan. (Lucien ALBAGNAC Histoire de Frontignan).

⁻ En 1830, un journalier perçoit 20 à 30 sous par jour, une paire de souliers coûte 5 francs.

CONCLUSION

De nos jours, la technique de la voûte en encorbellement semble être perdue. Les dernières cabanes de pierres sèches, construites par les charbonniers du XXe siècle, ne comportent qu'un toit de matériaux divers (bois, tôles de fer, toiles goudronnées, tuiles). Ces terres, autrefois animées tout au long des saisons par le labeur et le chant des hommes, chargées à la saison d'automne de récoltes douces et nourricières, sont à présent tristement désertes et abandonnées.

Souvent encore fort pierreuses, très morcelées, ne pouvant se travailler qu'à mains d'homme, elles ne donnent qu'un maigre revenu, et ne correspondent plus aux normes d'exploitation et de rendement modernes. Aussi sont-elles délaissées depuis le "phylloxéra" de l'année 1871, de sorte que ces abris, étant devenus pour la plupart inutiles, ne sont plus entretenus par leurs propriétaires actuels ; d'où la disparition de ces architectures si étonnantes. Certes, ces constructions ne sont pas aussi importantes que châteaux et abbayes, mais leur émouvante simplicité demeure le témoignage précieux et populaire d'une époque de défrichements courageux. Ce ne sont pas seulement "des pierres" assemblées les unes au-dessus des autres, mais avant tout, de remarquables monuments de courage et d'adresse. Quoi qu'il advienne, pour longtemps encore, ces lieux rayonneront d'une intense spiritualité, car, perpétuellement imprégnées de senteurs odorantes, éclatantes de liberté, de solitude et de lumière, ces hautes terres, à présent silencieuses, chargées d'histoire et de préhistoire, inclinent, à leur contact tout esprit à la réflexion sur les conditions d'existence de l'homme au fil des siècles.

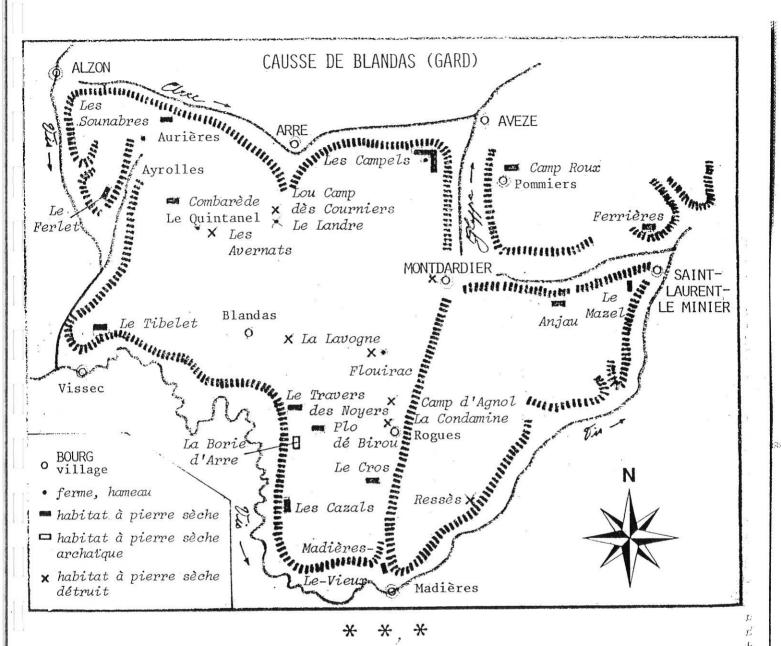
BIBLIOGRAPHIE

- Dr. CHARVILLAT. Les cases de pierre sèche de Villars, commune d'Orcines (Puy-de-Dôme). Bull. Sté conserv. Monuments historiques, 1926.
- Maurice LOUIS. "Les cabanes de pierre sèche avec toiture en encorbellement", (Société Préhistorique Française, 1935).
- Maurice LOUIS, de BRUN, GAGNIERES. Les Bories du Vaucluse. Bull. Sté Lang. de Géographie. XV. 1944. - Dr. CAYLA. L'art de la pierre sèche en Quercy. Revue Artisans et Paysans de France, éd. Le Roux, Strasbourg-Paris, 1948.

 - Emile GARNAUD. Les Chibottes du Velay. Revue "Gaule", nº 20, 1962.

 - Pierre DESAULLE. Les bories de Vaucluse. Paris, édition A. et J. Piccard, 1965.
- Pierre DESAULLE. Technique de construction des édifices de pierres sèches en Provence. Revue "Gaule" 2e série, nº9, 1966.
 May WEBER et A.M. JANIQUE. Un sanctuaire du christianisme primitif: Skellig Michael (Irlande). Archeologia nº16, 1967.
- Guy BARRUOL: Les bories de Haute-Provence. Archeologia, nº 7, 1965. Nº8, 1966.
- Guy BARROUL: Les Bories de Haute-Provence. Archeologia, nº 7, 1965. Nº 8, 1966.
 PONSICH: Cabanes et "orris" en pierre sèche des P.O. Revue d'Etudes Rousillonnaises, V, p. 203, VI, p. 2-4.
 Mile A. de POUS: Les Chibottes du Velay. Bulletin de la Société "Gaule", Paris.
 A. de POUS: L'archirecture de pierres sèches des P.O. méditerranéennes. Revue "Gaule", 2e série nº 8.
- M. LAFORGUE, M. MARCON: Les édifices de pierres sèches; bories, cadoles et capitelles. Bull. de la S.E.R.A.H.V., 1969.
 M. JEANNET. Les "cadoles" en pierres sèches du Maĉonnais. Revue "La Physiophile" Montceau-les-Mines, 1970.
 A. JEANNET. Les "cadoles". Bull. Trim. du Groupe 71. nº 8, 1971.

- J.P. LARGE : Etudes des cadolles du Mâconnais. Bull. de la S.E.R.A.H.V., nº 8, 1973.
- J.M. LASSURE. Les cabanes en pierre sèche du Pech de Sainte-Marguerite (Lot). Chez J. M. LASSURE, Panassec, 32140,
- F. DALON: Les cabanes en pierre sèche du Causse de Limogne Bull. de La Société des Etudes du Lot. 1973, Fasc. 2.
 Pierre BAILLY: Les édifices en pierres sèches de la région de Châteauneuf-dur-Cher. Cahiers d'archéologie et d'histoire
- Eugène PASSIEN. Cabanes de tradition néolithique sur le plateau de Millevaches. Bull. Sté d'éthnographie du Limousin et de la Marche, nº 38-39, 1970.
- E. PIQUOIS. Les bories de Clansayes. Bull. Sté d'archéologie et de statistique de la Drôme, n° 372, 1969.
- J. BARRUOL. Sites et Monuments de Haute-Provence ; le pays d'Apt, "Les Alpes de Lumière", n (", Apt, 1964.
 P. MARCELIN : myskineuse capilelles". Soc. Et. Stien, Nat de Nime. T52. 1972.



exem

previe

La pierre sèche en France et dans le monde : appel à ceux qui voyagent. Au cours de vos voyages, vous avez photographié (vous allez photographier) des

édifices ou des structures en pierre sèche.

Une ou plusieurs de vos photos pourraient venir enrichir les panneaux «Ailleurs en France et dans le monde» de l'exposition Pierre sèche en Provence. Voulezvous participer ainsi à cette exposition, et au travail de collecte d'Alpes de Lumière

(Conservatoire ethnologique de Salagon)?

Les documents qui nous intéressent le plus doivent être significatifs de la façon dont la pierre sèche a été utilisée jadis, ou est utilisée aujourd'hui, dans tel pays : habitats permanents, habitats temporaires et abris, bergeries et bâtiments agricoles, terrasses de culture, enclos, soutenements de chemins, de carrières, fours à chaux, aiguiers, condensateurs à eau, murs et remparts, forteresses, etc. Les photos en plans généraux (où on peut lire l'organisation des structures de pierre sèche, leurs rapports avec le paysage naturel ou humain environnant) nous intéressent autant que les gros plans (où on peut lire des détails d'appareil, de matériaux, d'aménagements).

Si vous voulez vraiment bien faire les choses, et rendre votre voyage encore plus intéressant, accompagnez votre prise de vue de la petite enquête suivante, qui tient en six questions:

1. SITE (localisation immédiate : butte, versant, fond de vallon, etc.) et situation

(rapports du site et du pays qui l'entoure).

2. DATE (origine, évolution dans le temps, attaches avec telle société ou civilisa-

3. DESTINATION (destination première, simple ou associant plusieurs fonctions,

utilisations détournées).

4. PROCESSUS DE PRODUCTION (origine des matériaux ; acte de bâtir intégré ou non à une autre activité de production ; par exemple berger faisant des kairns tout en gardant ses moutons, ou, au contraire, maçon spécialisé faisant sur commande un soutenement de route).

5. STRUCTURE (description rapide des formes et volumes, de leur agencement, des matériaux et modes de construction). Vous pouvez faire là un croquis simple (plan, coupe), pour les petits édifices au 1/100e, de préférence sur une fiche quadrillée $5 \times 5 \text{ mm} : 2 \text{ carreaux} = 1 \text{ m}.$

6. RECHERCHES PLASTIQUES et décoratives.

Tout autour du monde (et y compris là où vous habitez), il y a des usages de la pierre sèche.

Un petit point de la règle du jeu : tous vos documents seront les bienvenus, et prendront place utilement dans la documentation de Salagon sur la pierre sèche. Pour les panneaux de l'exposition, le choix des documents retenus se fera sur des critères de qualité technique et d'originalité, que nous vous demandons par avance

Mais que ces critères ne vous retiennent surtout pas d'envoyer, dès que possible, vos documents à Alpes de Lumière (à l'attention d'Hélène Michault), Salagon,

Mane, F 04300 Forcalquier.

Trois livres fondamentaux situent l'architecture de pierre sèche dans la société et l'habitat traditionnels de Provence :

- Fernand BENOIT. La Provence et le Comtat Venaissin (Paris, NRF, 1949; rééd. Aubanel, Avignon, 1975).

- Roger LIVET, Habitat rural et structures agraires en Basse-Provence (Aix, Annales de

la Faculté des Lettres, 1962).

- Christian BROMBERGER, Henri RAULIN, L'architecture rurale française: Provence (Paris, Musée national des Arts et Traditions populaires/Berger-Levrault, 1980).

Dans Maisons rurales et vie paysanne en Provence (Paris, Serg/Berger-Levrault, 1975), Jean-Luc MASSOT approche la pierre sèche avec un œil d'architecte et d'intéressantes analyses morphologiques et fonctionnelles, servies par de bons dessins d'architecte.

En Haute Provence. Jean BARRUOL: "Les bories et les édifices de pierres sèches en Haute Provence", in Feuillets documentaires régionaux n° 3-4, 1969 (Marseille, CRDP) (ces huit pages de Jean Barruol montrent de facon probante la continuité de l'emploi de la pierre sèche en Provence de la fin de la Préhistoire au XXº siècle).

Jean BARRUOL, Sénanque et le pays du Luberon au Ventoux (Lyon, 1975), pp. 68 sq. Guy BARRUOL, "Ces mystérieuses constructions en pierre sèche des solitudes de Haute-Provence", in Archéologia, n° 7, 1965; "En Haute-Provence. Cabanes, fermes fortifiées, bergeries en pierre sèche. Un mode de construction utilisé de l'époque néolithique à nos jours", in Archéologia, nº 9, 1966.

Pierre VIALA, Guy BARRUOL, Le village des bories à Gordes dans le Vaucluse, photos

d'IZIS (Gordes, 1981).

Dans la revue Les Alpes de Lumière, la pierre sèche et son contexte économique et culturel sont fréquemment évoqués. On citera plus particulièrement "L'invention rurale" de Pierre MARTEL (n° 69/70), "Le pays d'Apt" (n° 32), "Val de Sault et pays d'Albion" (n°

Pierre sèche et protohistoire. (Collectif), Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale (Caveirac, Association pour la recherche archéologique en Languedoc oriental, 1985) (ce livre rassemble les résultats des meilleures équipes d'archéologues de Provence et du Languedoc sur l'évolution des enceintes de la fin de la Préhistoire à la conquête romaine, et décrit une quarantaine d'entre elles, tant à l'ouest qu'à l'est du Rhône). "Les techniques de construction en pierre sèche dans le sud-est

de la France, de la fin du Néolithique au début de l'âge du Bronze'', dans Histoire des techniques et sources documentaires (CNRS-Institut de recherches méditerranéennes, Aix, 1983).

Nouveaux regards sur la pierre sèche. L'ensemble de la production du CERAV est à consulter, la comparaison des évolutions des diverses architectures vernaculaires étant toujours riche d'enseignements. Concernent plus immédiatement la Provence et l'architecture de pierre sèche, les tomes I et II ("L'architecture rurale de pierre sèche", 1977 et 1978) ; le tome III ("L'architecture rurale", 1979), avec notamment la question de la terminologie provençale des édifices de pierre sèche, la datation du «village des bories» à Gordes, des bibliographies de l'architecture de pierre sèche dans les Iles Britanniques et en Italie (ces contributions de Christian LASSURE). Le "supplément n° 2" de 1980 ("L'architecture vernaculaire rurale") consacre 160 pages à la pierre sèche en Provence (contributions de Christian LASSURE, Pierre HAASE, Benoît DELAROZIERE, Maryse BI ANC), dont une bibliographie analytique, très détaillée et très critique. Le n° 1 d'Etudes et recherches d'architecture vernaculaire (1981) a pour thème "La tradition des bâtisseurs à pierre seche". Le supplément n° 3 de 1983 ("L'architecture vernaculaire") a pour thème "L'évolution des techniques de la construction à sec dans l'habitat en Languedoc du néolithique à la période contemporaine". (Voir plus bas adresse du CERAV.)

Un des collaborateurs réguliers du CERAV, Jean-Luc OBEREINER, ingénieur de formation, est aussi l'animateur de la dynamique association "Quercy Recherche" et de la revue du même nom, où on trouvera plusieurs articles sur la pierre sèche, y compris sur ses formes actuelles.

Les travaux de l'APARE. Pierre FRAPA, Sébastien GIORGIS, L'étude pour la réhabilitation des terrasses de culture en zone méditerranéenne française (Paris, Mission du Paysage, 1982. 300 p., polycopié).

Agnès BOUET, Pierre FRAPA, Des agriculteurs en terrasses (Paris, Mission du Paysage, 1983.

85 p., polycopié).

Philippe ALEXANDRE et Nadine ORLOFF, Les bergeries de la Montagne de Lure (Paris, Mission du Paysage, 1985. 2 vol. de 200 p. et 150 p. polycopiés). Des articles des mêmes auteurs dans "Nature et Progrès" n° 79 et 80 (1983); "Monuments historiques" n° 133 (1984); "Forêt méditerranéenne" VI-2 (1984); "Lithiques" (cf ci-dessous).

("Alpes de Lumière"). 59

Transformations contemporaines de l'espace et de la société rurale en Provence. Michel MARIE, Jean VIARD, La campagne inventée (Le Paradou, Actes-Sud, 1977). Bernard PICON, L'espace et et le temps en Camargue (Le Paradou, Actes-Sud, 1978).

Pierre de Provence, pierre en Provence. Deux publications collectives récentes explorent ce thème : le n° 1 de la belle revue "Lithiques" (79, rue du Faubourg Saint-Martin, 75010 Paris), avec pour titre "Pierres de Provence", situe la place de la pierre en Provence (Christitue la place de la pierre en Provence (Christiue la place de la plac

tian Bromberger, Michel Philippe) et consacre trois de ses articles à la pierre sèche : terrasses, bergeries de Lure, cabanes de Gordes (Pierre Frapa, Philippe Alexandre, Guy Barruol). Le livre *De la pierre en Provence* complète les expositions de l'ACEP évoquées plus bas (Aix, ACEP et EDISUD, à paraître en 1986. 160 p. illustrées). Il fait une approche voisine de l'importance géologique et culturelle de la pierre en Provence, et consacre quatre textes à la pierre sèche (dont l'histoire de l'enclos d'Auguste et Antoine Martin à Banon).

Adresses utiles

Associations et organismes cités dans le livre :

ACEP, Sénangue, 84220 Gordes.

Alpes de Lumière, Salagon, Mane, 04300 Forcalquier, 92.75.19.93.

APARE, 32, rue de la Bancasse, 84000 Avignon, 90.85.51.15.

CERAV, 66, boulevard Garibaldi, 75015 Paris. CREAPHIS (Centre de recherche autour de la pierre et de son histoire), 79, rue du Faubourg Saint-Martin, 75010 Paris.

Quercy-Recherche, 39, rue Donzelle, 46000 Cahors.

Société des sciences naturelles et d'archéologie de Toulon et du Var, section de Sanary, Centre médico-social, 84110 Sanary.

Association "Histoire et tradition grançoises", c/o M. Bernard Wéber, 31 rue Pasteur, 13450 Grans.

D'autres associations faisant des recherches sur la pierre sèche (liste non limitative) :

Association pour la sauvegarde des constructions en pierre sèche du plateau de Vaucluse, La Cornette, Plan de Saumane.

84800 Fontaine-de-Vaucluse, 90.20.71.82 (Mme Danielle Larcena).

(Fait des chantiers d'étude et de remise en état des structures de pierre sèche.)

Les amis du Vieux Lançon ("La bergerie"), 13680 Lançon-de-Provence, 90.57.70.62 (M. Georges Virlogeux).

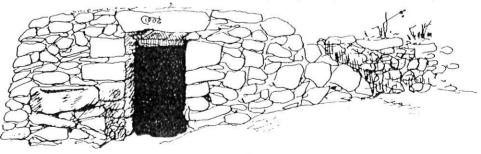
(Restaurent une cabane de pierre sèche dans un but de sensibilisation du public.)

Association de sauvegarde et d'étude du patrimoine naturel et culturel du canton de La Roquebrussanne et ses environs (ASER), Saint-Michel, 83136 Méounes-lès-Montrieux. (Publie d'intéressants "Cahiers de l'ASER".)

(Publie d'intéressants *''Cahiers de l'* Amis du Vieux La Ciotat.

Institut de préhistoire et d'archéologie des Alpes-Maritimes, Salle municipale polyvalente, 44, boulevard Auguste-Raynaud, 06100 Nice.

Aiguier de 1906 aux Lazarins, Saint-Saturnin d'Apt (enquête Alpes de Lumière, 1970).



LES "CAPITELLES" DE SAINT-JEAN-DE-BUEGES (HERAULT)

A PROPOS D'UNE EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE

PAR MARIE-LAURE ROMAN

Le groupe "Histoire et Archéologie" s'est constitué dès la création du Foyer Rural de Saint-Jean-de-Buèges, c'est-à-dire il y a cinq ans. Dans un premier temps, notre intention avait été de dénombrer toutes les richesses de notre vallée, la vallée de la Buèges. Nous avions donc commencé par réunir un maximum de documents, tant aux archives qu'à la mairie et dans les familles. Mais nous nous sommes rapidement aperçus que beaucoup de témoins d'une époque récente disparaissaient à grande vitesse. Les personnes âgées, qui avaient vécu au début de ce siècle une vie vraiment différente, s'éteignaient petit à petit. D'autre part, la structure agricole se modifiait, laissant en friche une grande partie des terres, surtout à flanc de montagne, avec pour conséquences l'abandon et la dégradation des anciens chemins "caladés" ainsi que la destruction des "oustalets" en pierre sèche, autrement dit des "capitelles".

Nous avons donc commencé par les recenser, quartier par quartier, à les mesurer et à les comparer. C'est alors que nous avons entendu parler de l'enquête entreprise par M. André Cablat pour recenser et analyser les constructions en pierre sèche de toute la région. Nous avons donc travaillé à partir des fiches de l'enquête, ce qui nous a permis de structurer un peu notre travail. Ensuite, nous avons rencontré Alain Riols, alors Secrétaire Général des Foyers Ruraux et président de l'association Arts et Traditions Rurales, lequel nous a proposé un travail en trois étapes subventionné par le Ministère de l'Agriculture : 1/ une exposition photographique ; 2/ une plaquette; 3/ un document audio-visuel.

Nous nous sommes donc attelés à la première étape. Il faut dire que nous sommes tous des bénévoles et que beaucoup d'entre nous travaillent à Montpellier, ce qui explique les deux années passées à réaliser cette exposition.

Nous avions été frappés par la quantité de travail fournie pour aménager cette montagne en un endroit où l'on pouvait vivre : les chemins en pierre à double parement, le lit de la rivière endigué, les champs dépierrés à la main, les traversiers construits quelquefois pour un seul olivier, la terre que l'on remontait chaque année à dos d'homme. Nous aimions à nous rappeler ou à imaginer cette vie récente mais à jamais disparue où les hommes, les familles partaient au travail pour toute la journée, emportant le cruchon plein d'eau et la nourriture pour le midi. C'est ainsi que tout autour des "capitelles" nous avons retrouvé des débris de ces cruchons en terre vernissée fabriqués à Saint-Jean-de-Fos au siècle dernier.

Les "capitelles", le matériau étant sur place, étaient aisées à construire; souvent, d'ailleurs, elles font suite à un "clapas" d'épierrement ou s'y encastrent. Elles servaient d'abris pour le repas de midi ou d'entrepôts pour les outils que l'on retrouvait le lendemain. Les "capitelles" de la vallée sont modestes de taille mais nombreuses et souvent bien conservées. Il faut dire que les agriculteurs les entretiennent autant qu'ils le peuvent, en mémoire de leurs parents. Mais souvent les gens sont partis, les terres sont vendues et les constructions s'écroulent rapidement.

Pour nous, faire cette exposition, c'était reconnaître le travail de tous ces agriculteurs, c'était aussi reconnaître la valeur des gens dont nous étions issus.

Nous avons, dans la foulée, réalisé la deuxième partie de nos projets : la plaquette (1 vient de sortir. Elle regroupe l'ensemble des photos de l'exposition dont vous verrez quelques exemplaires dans la présente publication.

Enfin, en conclusion de notre travail, nous envisageons un stage de reconstruction d'une "capitelle" en ruine.

(1) Ce catalogue est disponible au prix franco de 40 F (25 F + port 15 F) payable à 1a commande - soit au Foyer Rural de la Vallée de la Buèges, 34380 SAINT-JEAN-DE-BUEGES,

- soit à Arts et Traditions Rurales, 857, rue Saint-Priest, 34100 MONTPELLIER.

* * *

(Architecture Vernaculaire)

Les capitelles de Faugères par Alain Bouchet

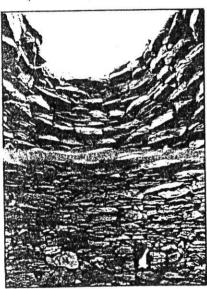
Au début de l'année 1975, ATR, en collaboration avec la Société d'Etudes Scientifiques de Sète et sous l'égide de la Direction Départementale de la Jeunesse et des Sports, entreprit une vaste opération départementale sur les "Capitelles" de l'Hérault.

Une fiche technique fut élaborée avec la Commission Régionale d'Inventaire des Monuments Historiques

ques.

Au cours de l'année 1975, une série de réunions d'information permit de sensibiliser et de trouver des correspondants locaux qui inventorièrent des centaines de capitelles.

Aujourd'hui, de nombreuses



fiches sont centralisées au Musée Paul Valéry de Sète. Ce travail d'inventaire du patrimoine architectural populaire, reposant avant tout sur des correspondants locaux, il apparut intéressant pour ATR d'organiser un stage d'inventaire dans une zone où il existait une forte densité de capitelles non explorées : la commune de Faugères.

Après une série de contacts avec le maire de Faugères et le responsable de l'Association locale ''les 3 Tours'', une première réunion d'information permettait à l'équipe d'ATR d'établir un contact avec la population (une cinquantaine de personnes) à partir d'une projection de diapositi-

ves sur les capitelles du département et d'ailleurs, et d'exposer les motifs du stage envisagé au cours de l'été. Devant la surprise et l'intérêt manifesté par les habitants de Faugères aux problèmes de l'inventaire et de la conservation du patrimoine, le stage fut mis en place du 2 au 12 juillet 1976. Ce stage permit seulement de dresser une typologie architecturale des capitelles, d'approcher très largement le terrain pour localiser les différents édifices et d'établir un contact fructueux avec la population.

Cette méthode nous amena en fin de stage vers la réalisation d'une exposition. Les deux tiers du village la visitèrent ce samedi 10 juillet. L'intérêt grandissait. Concrétisées par des documents photographiques et une approche didactique, les capitelles prenaient pour les gens un nouvel intérêt. Au cours de l'exposition et du buffet, les informations fusaient, de nouveaux sites nous étaient indiqués, des collaborations se faisaient jour...

A la suite de ce stage, nous nous devions de poursuivre la recherche. Une équipe restreinte d'ATR, au mois d'octobre 1976, décide, pour un an, de consacrer quelques jours par mois à ce travail.

Nous avons pu ainsi constituer un dossier important sur ces constructions où hélas prime encore une fois la typologie sur le témoignage pouvant éclairer date et fonction. Le travail de terrain prit fin en 1979.

Ces dossiers avec ces compléments indispensables sont en cours d'exploitation. En effet, la commune de Faugères est riche en capitelles de morphologie extrêmement variées. Ne serait-ce qu'à ce titre, l'étude vaut la peine d'être menée jusqu'à son terme.

Capitellesià deux voûtes, à étage, avec aire de battage, enterrées dans un traversier, en tunnel, en fer à cheval, à degrés, dans un pierrier, etc...autant de variations sur le thème de la voûte en encorbellement, la voûte de toujours, la voûte de l'auto-constructeur, berger, agriculteur ou chasseur. Chacun d'eux y a laissé la trace de son génie, sur la forme d'un escalier, le linteau de la porte, la courbure de la voûte ou même l'appareillage de la pierre où le mur fonctionnel intègre soudain une rosace, une frise, des épis.

Capitelles et pierres sèches de la vallée de la Buèges

par François Deschamps

MORT ET RESURRECTION DE MADAME "BUEJA".

Isolée des pays voisins par les difficultés de communication, malgré l'existence dès l'époque des Gaulois de chemins vers Montpeyroux, le Causse, le pays de Londres et le vallon de Ganges, la Vallée de la Buège s'allonge sur une dizaine de kilomètres entre Séranne et Causse. Mais si la vallée semble fermée de toutes parts, elle nous révèle malgré tout une histoire riche et mouvementée, que Louis et Jean-Louis Cazalet tentèrent d'approfondir en 1924. Et ils déclaraient d'entrée en matière :

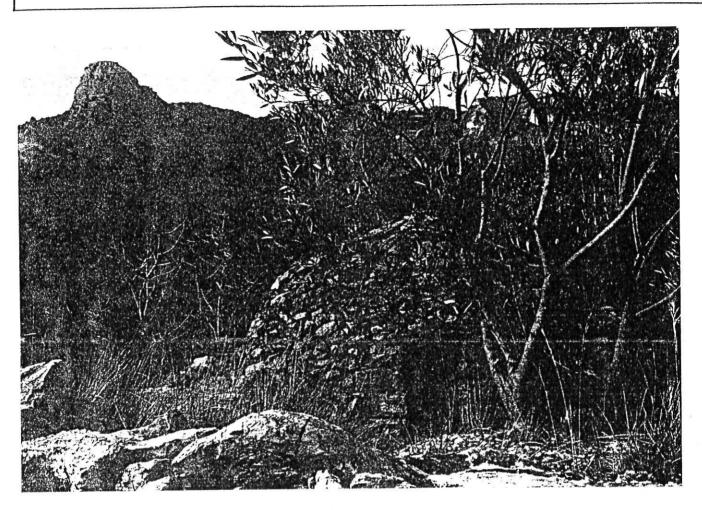
"Les pays de cette ancienne baronnie de Paiguerolles (mandement de Péguerolles-en-Buèges) sont devenus, depuis un demi-siècle, une "terre qui meurt": il faut vouloir les faire revivre, puisque nous continuons de les aimer. Et tout d'abord, il ne faudrait pas oublier tout leur passé" (1).

Durant le nouveau demi-siècle qui suivra ce commentaire, l'exode rural atteindra son comble. Ainsi assiterat-on à une chute de population dans la vallée de 93% entre les recensements de 1911 et de 1975.(2)

C'est à la fin des années soixante que se manifeste un redressement sensible, en particulier pour la commune de St. Jean, dorénavant plus importante que celle de St. André de Buèges. Non que le solde naturel (différence entre les naissances et les décès) demeure positif, mais grâce à l'apport de nouvelles population venues de l'extérieur, s'attachant ou revenu s'installer au "pays".

La création en 1977 du Foyer Rural de la Vallée de la Buèges, qui réunit bientôt une centaine d'adhérents, soit la moitié de la population recen-

HABITATS ET PIERRES



sée, marque la volonté des habitants de ce pays, de naissance ou d'adoption, de "reforger une communauté vivante" (3) en . Montrant leur existence et leur dynamisme quand d'aucuns se plaisaient déjà à considérer la vallée comme agonisante et bonne à livrer à la spéculation foncière. Ce foyer représentait pour la population l'espoir de plus nombreuses distractions. Le renouveau de la vie des trois villages de la vallée fut aussi symbolisé par la parution et le titre évocateur d'un bulletin d'informations de la vallée : "Lo Retrous" (le regain), dès juin 1978.

Dès cette époque se constitue le groupe "Histoire et Archéologie", dont l'objet est de "reconstituer l'histoire de la vallée, en la complétant par la mise à jour des vestiges archéologiques pouvant y exister". (4) "Lo Retrous" y contribue également, en publiant de nombreux articles qui évoquent les souvenirs du passé local recueillis auprès de ceux qui les ont encore en mémoire.

AVIS DE RECHERCHE : LES BÉNÉVOLES ENQUETENT...

A l'automne 1980, des membres du groupe "Histoire et Archéologie'', quatre étant originaires du pays, et cinq d'adoption, s'intéressent aux "Capitelles'', ces cabanes en pietre sèches construites sans emploi aucun de mortier, qui parsèment les côteaux de la Vallée. Ils s'inquiètent de les voir dans un tel état d'abandon et de destruction.

"Arts et Traditions Rurales" avait pour sa part déjà entamé des recherches sur les capitelles de Faugères et participé, en 1975, au déclenchement d'un inventaire qui visait à recenser, dans un but de protection et de mise en valeur, les capitelles du département.

Sous l'égide de l'association, avec le concours de l'animateur local de l'Office Départemental d'Action Culturelle et l'aide du Ministère de l'Agriculture, les recherches de cette équipe bénévole commencent, et vont durer plusieurs mois.

Si la malheureuse disparition des anciens compoix terriers de la commune de St. Jean nous privaient de biens précieux renseignements, l'enquête orale permit de retrouver l'emplacement de capitelles, et les recherches effectuées ailleurs sur ces constructions furent de grande utilité

pour la compréhension de nos découvertes.(5)

Les repérages s'effectuaient sous forme de randonnées pédestres hebdomadaires, à travers des sentiers bien souvent perdus. De là naquit une idée qui, elle aussi, fera peut-être son chemin : pourquoi dans l'avenir ne pas aménager un parcours de sentiers pouvant faire cheminer le promeneur de capitelle en capitelle...

Bien vite nous est apparu le lien existant entre la construction de ces abris, l'omniprésence de la pierre dans cette vallée, et son activité économique liée au défrichement des terres. Nous décidions alors d'élargir cette étude au mode de vie — voire de survie — des habitants de la vallée au cours de ces derniers siècles, en relation avec l'emploi du matériau lithique.

Le travail préliminaire accompli (dégagement des chemins et des capitelles, dessins et photographies de repérage), il s'agissait de décider des formes de restitution à la population villageoise qui s'adapteraient le mieux au message que nous voulions faire passer: lui présenter les richesse de la Vallée, témoins de notre cultu-

HABITATS ET PIERRES

re et agriculture locale, tout en la mettant en garde sur leurs dégradations actuelles. Plutôt qu'une juxtaposition des données en notre possession ou un inventaire exhaustif, le choix se porta sur une exposition privilégiant la photographie, susceptible d'éveiller d'emblée une émotion esthétique. Elle n'en comporterait pas moins une progression dans le plan des dix-huit panneaux retenus, permettant de découvrir une utilisation de plus en plus complexe de la pierre dans le paysage, des clapas aux calades et des faïsses aux capitelles.

Les clichés définitifs furent alors exécutés sur le terrain en fonction des exigences du plan décidé, et les légendes rédigées : l'exposition prenait vraiment forme, elle était inaugurée le 22 mai 1982 en présence de nombreux habitants de la Vallée, et valut même à ses auteurs un reportage aux Actualités Télévisées. L'exposition, conçue pour être itinérante, est maintenant accompagnée d'une brochure qui reprend l'essentiel. (6)

PIERRES PRÉCIEUSES

Des générations successives de pay-

gne, et les pierres furent entassées en rangées constituant des murs de limitation, sur lesquels parfois se sont accumulés d'énormes quantités de pierres (clapas).

Les plus vieux chemins de la vallée (vers la Séranne-St. Guilhem, la côte, Encabane, Trescol), autrefois les seuls moyens de communication, sont empierrés pour faciliter le passage des mulets, éviter la repousse des herbes ou arbustes, et éviter le ravinement inévitable à flanc de montagne. Les escarpements de la Séranne et du Causse amenèrent aussi l'homme à utiliser la pierre pour canaliser ou retneir l'eau, afin de protéger et mettre en valeur ses terres.

C'est la nécessité vitale — liée à l'expansion démographique — de l'occupation maximale des étroits versants de la vallée qui est à l'origine des nombreux traversiers (ou faissas) encore très visibles dans la vallée de la Buèges puisque ce mode de culture, prédominant en Cévennes, n'a été ici abandonné que depuis une cinquantaine d'années. Il permettait de casser la pente tout en utilisant les pierres prises sur les terrains mêmes pour élever des murets qui les soutenaient. On assiste donc à une morphologie

(Lapias, Peyrou, foux).

Du côté de la Séranne (adret), ces traversiers arrivaient pratiquement jusqu'à la falaise rocheuse qui borde la montagne; du côté des "Bohus", ils arrivaient au faîte des collines, où chaque parcelle, même si elle n'avait que quelques mètres carré de terre, étaient cultivée.

Les habitants de la Buèges se sont adaptés et ont même utilisé de façon judicieuse les accidents naturels du terrain, en particulier les rochers qui affleuraient par endroit :

- soit au milieu du traversier, qui sert alors de base à un clapas, (en vrac ou construit en forme de tour), ou de mur latéral pour une capitelle;

- soit comme base d'un mur, les pierres "accrochant" le rocher étant alors placées perpendiculairement, en forme de voûte.

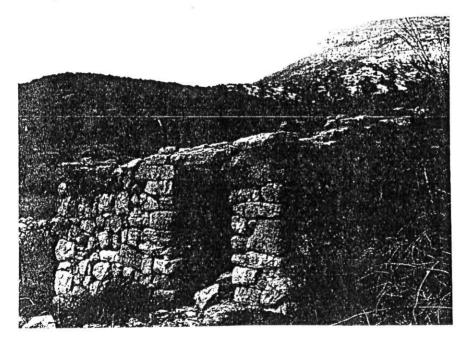
Afin de faciliter l'accès à ces traversiers, ils étaient reliés entre eux, soit par des rampes, à l'une de leurs extrémités, soit par différentes sortes d'escaliers, avec des marches en pierre intégrées dans la construction. On trouve aussi d'autres types de passage, comme cette véritable porte, avec deux chambranles en pierre taillées et un escalier en pierre (Bohus).

Nous trouvons encore dans ces murs des abris conçus dans leur épaisseur (Bohus, ancien chemin de Ganges), ou les bases d'anciennes capitelles (au-dessus de l'église).

DUR QUI DURE!

C'est vraisemblablement parce que les terres cultivables étaient de plus en plus nombreuses, mais aussi parcellisées et éloignées des lieux d'habitation, que l'homme a éprouvé le besoin de construire des abris pour se protéger temporairement des intempéries, ainsi que ses outils, ses semences, ou une partie de sa récolte.

Dix-huit capitelles, appelées ici comme en Cévennes "Ostalet", ont été trouvées et examinées. C'est la voûte à encorbellement qui forme certainement le trait le plus caractéristique de ces constructions. Il s'agit d'une voûte qui s'infléchit ici depuis la base du mur pour former un arc brisé, puisqu'il s'agit de capitelles circulaires, en forme de hutte. Montée en porte à faux, elle se compose de cercles de pierres superposés les uns aux autres, en avancée à chaque nouveau cercle, progressant vers le



sans se sont relayées pour défricher et tenter, par un lent et pénible travail, de mettre en culture des parcelles plus ou moins grandes selon la taille des domaines qui avaient été taillés (il semble qu'il y ait plus de parcelles sur St. Jean qu'à St. André et sur le causse). Leur épierrement permit d'arracher quelque terre à la monta-

différente de ces murs selon les lieux et la nature de la roche présente :

- pierres plates et régulières donnant à l'aspect du mur un caractère régulier et ordonnée (Bohus, Pioch);

- pierres disparates et plus carrées, plutôt ocrées (''village gaulois'')

- pierres de conglomérat donnant un aspect grumeleux et scintillant

HABITATS ET PIERRES

centre et le sommet pour former finalement la coupole. A noter le dévers extérieur, c'est à dire qu'à l'extérieur les pierres sont légèrement inclinées vers le bas, afin que l'eau de pluie puisse s'écouler.

Les capitelles éparpillées autour de St. Jean de Buèges ont des dimensions constantes, qu'elles soient seules dans un traversier ou, le plus souvent, insérées dans un mur ou dans un clapas. Leur hauteur ne dépasse pas 2,20 m, et l'épaisseur des murs 80 cm. Les portes sont habituellement d'un mètre de hauteur, avec un linteau de pierre monolithe. L'intérieur est parfois carré (celle du grand clapas fait 1,25 × 1,05m), mais plus généralement ovale.

Elles se présentent sans aménagement intérieur, mis à part des crochets métalliques, sauf pour la capitelle double qui comprend un fenestron. On trouve parfois sur le sol, en terre battue, des débris d'assiettes et de pots vernissés en céramique de St. Jean de Fos.

Si la connaissance des procédés et des formes de cette tradition de bâtir es très ancienne et s'est transmise de siècle en siècle, on peut penser cependant que la plupart de ces capitelles ne sont pas antérieures aux deux derniers siècles, en relation avec les défrichements successifs des terres marginales. Entrepris déjà depuis la fin du Moyen-Age - le Prieuré de Gellone (St Guilhem-le-Désert) avait concédé moyennant redevances des terres à défricher aux paysans de la Vallée -, ils se développent surtout au XVII^e et XVIIe siècle, permettant à l'homme de planter vignes, oliviers châtaigners, puis du mûrier pour nourir les vers à soie ("l'arbre d'or"), mais aussi quelques céréales (traversier de Basserc).

Mais les ''temps modernes'' et leur logique de rendement et de rentabilité devaient avec ce vingtième siècle sacrifier ces terres pierreuses et morcelées, difficiles d'accès aux tracteurs. De l'abandon des ressources anciennes : les châtaigners dont les paysans n'avaient plus besoin pour se nourrir, les mûtiers à cause des importations de soie et de textiles nouveaux, et en partie les oliviers depuis le gel de 1956, il n'a guère subsisté que la vigne. Encore n'occupe-t-elle plus que les abords de la rivière et seulement 26 exploitants agricoles sur la



commune de St. Jean à ce jour (7) Devenus du même coup inutiles pour leurs propriétaires, les sentiers, murs et capitelles sont délaissés, voire même dégradés par leurs derniers utilisateurs: les chasseurs surpris par l'orage, les rares bergers ou les promeneurs et amoureux en quête d'une halte...

NOTES

- 1 "Essai historique sur St. Jean de Buèges, le Causse de la Selle, Pégairolles de Buèges et St. André de Buèges, formant l'ancienne baronnie de Pégairolles", par Louis et Jean-Louis Cazalet, Montp. 1924.
- 2 Sources : Recensements 1911 (Arch. Dép. Hérault) et 1975 (INSEE7. ''Introd. à l'étude des garrigues - Gard et Hérault''. Min. de l'Agriculture - Sept. 1978
- 3 "Lo Retrous", Bulletin du Foyer Rural de la Vallée de la Buèges n° 1, juin 1978, p.6.
- 4 "Lo Retrous", op. cit., n° 2, Octobre 1978.
- 5 Voir en particulier : André CABLAT : ''Les capitelles de l'Hérault'', in Bull. de la Soc. d'Etudes Scientifiques de Sète et sa



région, VI - 1974, VII - 1975, p. 119 à 132. "L'architecture en pierre sèche de l'Hérault", in "L'architecture rurale en pierre sèche", 1978, T. 2, Paris, p. 41 - 68 édité par le CERAR (Centre d'Etudes et de Recherches su l'Architecture Rurale, 45 rue des Favorites, 75015 Paris).

Christian LASSURE: Essai d'analyse architecturale, in "L'architecture rurale en pierre sèche", op. cit. Suppl. n° 1, Paris 1977.

- 6 "Capitelles et pierres sèches de la Vallée de la Buèges" - A.T.R., Ganges 1982.
- 7 Recensement agricole 1980, statistiques D.D.A. Hérault. Il y en avait 44 en 1970 (dont 18 de plus de 65 ans) et 96 en 1955. De 1970 à 1980, les superficies agricoles utiles ont baissé de 954 à 378 ha. à St. Jean.

La pievre sèche et la mémoire orale. Enquête ethnologique. (in: Architecture Vernaculaire).

Les mémoires du grand-père de Catherine Picadou ont confirmé ce que nous supposions déjuil nous raconte qu'avant la guerre de 1914 il y avait trop de gens à la terre pour le travail offert. Ce n'était pas pour eux "la Belle Epoque"! Il n'était pas rare de trouver cinq ou six enfants par famille. La médecine ayant fait des progrès, la mortalité diminuait, l'exode rural vers les grandes industries n'avait pas encore ici vraiment commencé. Il fallait cultiver toute les terres. Ceci explique l'extraordinaire épierrement des coteaux durant tout le XVIIIe siècle le XIXe et le début du XXe. Cet effort de recherche de toutes les terres arables conduisit à l'édification d'innombrables "cayrous" qui n'ont rien de commun avec les tumulus ou les cairns dont rêvent certains.

Voici quelques faits. Nous avons assisté, un jour, à l'arasement total d'un de ces énorme amas, au bulldozer. Nous pouvons témoigner qu'il n'y avait sous lui ni sarcophage, ni urne funé raire. Juste à côté de celui-ci, subsiste un autre "cayrou", daté de 1707, dont toutes les laus de la cabane qui y est incorporée, portent des traces de socs de charrue, preuve que ces pierre ont été gênantes pour le labour, avant l'édification de ce pseudo-tumulus. A Florimont, ces ama sont si nombreux sur certains coteaux qu'il faudrait imaginer la commune comme une immense nécr pole. Un vieil agriculteur nous a montré qu'avec le lessivage permanent des sols, il édifiait e core des "cayrous" aux coins de ses terres.

Puis, un jour, grâce à Nathalie Couderc, nous avons fait la connaissance de Monsieur Macel, de Daglan, qui, trop modeste, nous a prié de taire son nom. Né à Daglan en 1889, il a conn dans son enfance, la vie rurale au milieu des cabanes, avant l'arrachage des vieux ceps du vignob daglannais. Nous avons eu avec lui un trop court mais très fructueux dialogue.

 Qui construisait toutes ces cabanes ?
 Un peu tout le monde, mais il y avait deux couvreurs spécialisés qui édifiaient et réparaient les plus importantes toitures.

- Etaient-ce des bergers qui s'abritaient dans ces cabanes ?
- Non! Les parcs étaient beaucoup trop petits pour nourrir les troupeaux de moutons. Ceux-ci étaient errants sur les coteaux boisés et parcouraient par jour plusieurs kilomètres.
- Les chemins bordés de pierres étaient-ils néanmoins destinés à contenir les troupeaux hors des cultures ?
- Non! Ces murs résultaient de l'épierrage et servaient de limites. A la campagne, on aime les bornes. Par exemple, le chemin de Mas-de-Cauze à Bedeau servait d'accès aux prairies de la vallée de la Lousse.
- Existait-il des cabanes de cantonniers ?
- Il n'y avait pas au siècle dernier de routes dignes de ce nom, et encore moins de cantonniers. Chaque paysan entretenaît comme il le pouvait les routes dont il faisait usage, à proximité de ses terres.
- Les propriétés étaient-elles grandes ?
- Non! Les plus "grosses" avaient cinq hectares, les plus petites un hectare.
- Qu'y cultivait-on ?
- Surtout la vigne, mais aussi des céréales : seigle, orge, mais, blé; des pommes de terre, des betteraves, des carottes pour l'engraissement des bêtes.
- Comment labourait-on les terres ?
- On travaillait surtout au "bencue" car il y avait souvent trop de pierres. Le premier brabant à deux versoirs est apparu seulement en 1906.
- Cultivait-on des jardins ?
- Oui, beaucoup. Autour de la maison, on semait, on plantait des haricots et des oignons. Dans les mauvaises terres poussaient des gesses et des pois chiches. Aucune parcelle, fût-elle très ingrate, n'était perdue.
- Quels arbres avaient la faveur des Daglannais ?
- Les pêchers, cerisiers, figuiers, cognassiers, pruniers, noyers. Ces arbres étaient beaucoup plus nombreux et vénérés qu'aujourd'hui. Il y avait peu de lait donc peu de fromages.
- Comment une journée de travail se passait-elle ?
- Elle durait de quatorze à seize heures en été, douze heures en hiver, du lever du jour à la tombée de la nuit. On cultivait essentiellement la vigne et on entretenait la futaille bien lavée, sans produits chimiques. La vigne poussait sur les pentes; la terre, descendue par les orages malgré les murailles, était remontée sur des civières ou dans des paniers. On transportait les comportes de soixante-quinze litres dans des brouettes. Le fumier était amené à dos de cheval, dans des "banastes" ou corbeilles en forme de quart de fruit. Les gerbes, les fagots, les tiges de maîs étaient portés sur des "bèques", engins formés par deux morceaux de bois en forme de V, séparés de quatre-vingt centimètres environ, reliés entre eux par trois baguettes. Le paysan faisait aussi son pain, l'apportait dans des sébiles de noyer à un "fournier" qui cuisait tous les dix ou quinze jours, pour plusieurs familles. On criblait le grain avec un "tarare". On cultivait aussi le chanvre, très important pour l'habillement, et on le broyait avec une "barque".
- Les enfants travaillaient-ils ?
- L'enfance était très courte. A onze ans, on avait la charge des adultes. Les enfants cueillaient avec les femmes, les orties pour les oies et les canards, les chardons pour les cochons, les genévriers pour les lapins, émondaient les chênes, les frênes, les peupliers, coupaient des ronces et des framboisiers pour nourrir les boeufs et les moutons. Ils ramassaient aussi des ronces pour lier le tabac. La ficelle était rare.
- Où se trouvait le bétail ? Les cabanes l'abritaient-elles ?
- Le bétail, vu l'exiguïté des champs, était essentiellement élevé à la grange, avec du foin, du seigle, de l'orge vert et du maîs. Exceptionnellement une grande cabane a pu servir d'étable, mais l'homme aime garder ses bêtes près de lui la nuit. La litière était faite de fougères, bruyères, feuilles de chênes et de noyers. les bois, mieux entretenus, étaient plus favorables aux champignons.
- Cherchait-on les truffes ? Occupaient-elles une place importante dans l'économie du pays ?
- La récupération des ronces, des ajoncs, de tout le foin, la présence parfois des moutons, favorisaient la propreté des "garrissades" et la poussée des truffes, de même que les vieux murs qui jouaient le rôle bienfaiteur de "four solaire". Les truffes étaient vendues cinq francs le kilo, soit cent cinquante francs actuels!
- La chasse comptait-elle beaucoup dans la vie paysanne ?
- Oui ! On aimait regarder le gibier : les lièvres, les perdreaux, les grives et les bécasses,

sion chassait peu au fusil. Il y avait cinq ou six permis de chasse délivrés à Daglan. Par tre, on disposait beaucoup de lacets de cuivre et de ficelle. On mettait des "tendes", pièges bascule de lauze, avec lesquels on prenait le perdreau au blé, la grive au genièvre, la bécasse ver. Le paysan ne se séparait pas de son chien, utile pour faire fuir les voleurs et prévenir l'arrivée de tout intrus et notamment des gendarmes qui ne surprenaient jamais personne. On apturait beaucoup de lapins, très nombreux dans les truffières, amateurs probables du très préfeux champignon.

(Nous ajoutons aux propos de Monsieur Marcel qu'il n'y a pas une truffière qui ne soit grattée par les lapins, comme en témoigne, au premier regard, la mousse arrachée. Les lapins ne peuvent creuser des terriers dans le sol pierreux de Daglan, mais ils vivent encore dans les innombrables lapiers de pierres que l'homme aménagea autrefois pour eux, afin de les élever en semi-domesti-

ité.)

Elevait-on beaucoup de volailles ?

Oui, des poules, des dindons, des oies. Pour récupérer les grains, les fruits perdus dans tous es champs, on édifiait des cabanes-volières et les animaux s'élevaient tout seuls. On les enferait quand ils étaient susceptibles de causer trop de dégats; on les relâchait pour glaner, après les récoltes.

Que mangeait-on aux trois repas de la journée ?

Le matin, un casse-croûte composé de pain, d'oignons ou de gousses d'ail, de fruits, notamment de châtaignes. A midi, on faisait "chabrot" après une soupe épaisse. On mangeait parfois du ravoût, de la daube, beaucoup d'oignons. La viande de boucherie était rare et réservée au Mardi ras, aux fêtes vôtives. Il n'y avait pas de café. On absorbait peu de sucre, peu de lait. On utilisait l'huile de noix, la graisse de porc. Deux ouvriers emportaient aux champs environ une tourte de 2,5 kg, une pinte de 2,5 litres de piquette, un paquet d'oignons encore verts. On buvait arfois un peu de "genivrette". Le paysan partait avec sa besace sur l'épaule, composée d'un cous- nin, pour un brin de sieste, et de deux poches contenant la bouteille, le pain et les oignons. Quand, aux champs, les travaux exigeaient une escouade de cinq ou six personnes, les femmes portaient le déjeûner réchauffé, dans de la vaisselle, sur leur tête, aux hommes pour qu'ils ne perlent pas de temps.

- Mais, au fond, à quoi servaient exactement les cabanes?
 Essentiellement à s'abriter durant la pluie et les journées d'hiver à l'heure des repas. La carane du berger, c'est presque un mythe; le berger se déplace sans cesse. De même la cabane du
 chasseur n'existait pas à ma connaissance. Il y avait, vous ai-je dit, seulement quelques rares
 fusils à Daglan. La cabane était destinée à abriter les hommes qui mangent, les enfants et parrois les troupeaux d'oies et de dindons qu'ils gardent, les pigeons et les bébés mêmes que la
 nère n'a pas toujours le temps de dorloter. Elle abrite aussi la citerne à sulfate, le fil de fer,
 les piquets et surtout le mulet, l'âne ou le cheval qui, l'été, craignant la chaleur et les mouches,
 est mieux à l'ombre. Ce sont surtout pour ces montures que l'on entassait, sur les poutrelles qui
 subsistent encore, le fourrage nécessaire à leurs repas.
- Et les outils ? - On ne volait pas vraiment, mais on chapardait parfois. On cachait plutôt les outils sous une pierre, un fagot, derrière une muraille. Le grand-père de Cathy affirme même que l'on conservait les pommes de terre sous le lit. On vivait tout près de ce qui était précieux.
- Nous avons essayé souvent de faire du feu dans des cabanes sans cheminée, nous nous sommes toujours bien enfumés. Alors, faisiez-vous du feu l'hiver ? - Oui ! On supportait la fumée. Mais on faisait provision de bois bien sec et on se chauffait ensuite autour des braises.

APOLOGIE DU METIER DE "MURAILLEUR"

(D'APRÈS GEOFFREY YOUNG)

Nous livrons ici au lecteur la traduction, légèrement abrégée, d'un article paru dans le <u>Sunday Times</u> britannique du 18 octobre 1981 sous la plume de Geoffrey Young, responsable de l'association WATCH (adresse: WATCH, 22 The Green, Nettleham, Lincoln). Le titre anglais en est: "A ease for one up and two down". Ce texte est intéressant à plusieurs égards: d'une part en raison de la description qu'il renferme des techniques de construction à sec en Snowdonia (Pays de Galles), mais d'autre part par les perspectives d'emploi qu'il suggère dans le domaine de la conservation et de l'entretien des paysages lithiques construits de main d'homme.

Le vieux métier de "murailleur" (l) s'est transmis de génération en génération sans que personne n'en célèbre les élémentaires secrets. Comment donc nos ancêtres s'y sont-ils pris pour bâtir, à travers nos comtés, ces innombrables kilomètres de murs de clôture où n'entre aucun mortier mais qui résistent aux gelées hivernales et aux dégradations du bétail ?

Frank Green, un natif du Teeside peu enclin aux confidences, est venu il y a peu à ce métier et, en le voyant à l'oeuvre récemment en Snowdonia, nous avons constaté chez lui ce coup d'oeil et ce coup de main immémoriaux qui font pâlir d'envie le constructeur amateur.

Tel un maître de l'art, il procède avec aisance et sans à coups une fois les matériaux apportés à pied d'oeuvre et la construction entamée. Il choisit une pierre, apparemment au hasard, la soupèse et la pose sur le mur, lui ayant trouvé du premier coup la place qui lui convient - à cheval sur deux autres (2) -, l'assise supérieure calant ainsi l'inférieure.

La plupart des murs de pierre sèche sont construits avec des parements s'inclinant vers l'intérieur au fur et à mesure qu'ils montent. Cet angle d'inclinaison, l'indispensable fruit du mur, s'estime à vue de nez. "Ce qu'il faut, c'est une sorte de mémoire tri-dimensionnelle", remarque Frank en s'apprêtant à remplir de menus fragments l'intervalle entre les deux parements. Ce remplissage confère solidité au mur; de plus, notre maçon dispose, de temps à autre, une longue boutisse reliant un parement à l'autre, voire parfois formant saillie pour offrir une prise au pied du berger qui escaladera le mur. Le nombre et la disposition des boutisses sont souvent caractéristiques d'une région donnée ...

Autres traits locaux : les passerelles - ou ce que Frank appelle "trous à lapins" - lon-gues ouvertures rectangulaires permettant de faire passer les moutons d'un champ à un autre ou de pièger lapins et lièvres (en disposant un filet à l'un des deux bouts et en faisant s'y précipiter le gibier).

... Le summum de l'art du "murailleur" consiste à utiliser des pierres arrondies ramassées dans les champs ou dans les ruisseaux. Elles n'ont pas les faces plates si commodes des pierres de carrière et sont lisses, difficiles à saisir et presque inutilisables. En cherchant bien dans la région où l'on habite, on peut encore trouver de nombreux murs bâtis avec ce matériau si exigeant.

Les murs du temps jadis se construisaient à une allure record, au rythme d'un arpent soit 6,50 m par jour. Pour un mur de 1,80 m de haut, il fallait apporter à pied d'oeuvre une dizaine de tonnes de pierres avant de se mettre à l'ouvrage. C'est ici que Frank Green reconnaît ses limites. De tels préparatifs dépassent ses moyens. Une bonne partie de son travail consiste en réparations — boucher les brèches ouvertes par les camions ou les éventrements provoqués par le creusement de tranchées.

Le curieux de l'histoire, c'est qu'à une époque où les "murailleurs" peuvent exiger une rémunération élevée en échange de leurs services, Frank Green travaille et enseigne gratuitement, ses tâches lui étant assignées par le "Conservation Corps" local. Il est épileptique et au chômage mais en se portant bénévole pour restaurer des éléments mineurs du paysage il a trouvé une place au soleil et s'est pris d'une passion pour la construction de murs. "Ça ma remis sur pied", dit-il.

- (1) Le néologisme que nous proposons pour l'anglais "waller". Cf. le provençal "muraillaire".
- (2) Cette règle d'or trouve son expression dans "la prière du 'murailleur'" : "une à cheval sur deux et deux à cheval sur une" (note du traducteur, C. Lassure).

* * *

PATRIMOINE

Nous nous interrogeons souvent sur l'origine des CABANES ou CAPITELLES qui constellent certaines parties du paysage Uzégeois.

Afin de mieux connaître les différents aspects de cet élément important de notre PATRIMOINE RURAL, il convenait d'en cerner l'ampleur sur la base d'une étude ayant pour cadre la carte de l'I.G.N. "Uzès-Ouest", établie à l'échelle du 1/25000e.

L'aboutissement de la première phase de cette étude s'est traduite par la réalisation d'un inventaire

newspapers and o

cartographié qui constitue une "contribution à l'étude de la construction en pierres sèches dans l'archéologie agraire du terroir uzégeois".

Ces recherches, effectuées sur le terrain au cours des années 1985 à 1990 ont permis de dresser le tableau ci-dessous.

NOM DE LA COMMUNE	NOMBRE TOTAL DE CABANES OU CAPITELLES	EN BON ETAT	ETAT DE RUINE	CABANES OU CAPITELLES DATEES
ALINE THE SEC. 10 STREET, 10 STRE				
UZES	162	126	36	13
ARPAILLARGUES- AUREILHAC	120	84	36	21
SI QUENTIN LA POTERIE	106	71	35	2
BLAUZAC	80	63	17	5
MONTAREN- ST MEDIERS	37	37	0	5
St SIFFRET	33	2;	9	0
AUBUSSARGUES	33	23	10	0
SANILHAC-SAGRIES	16	10	6	0
Sie ANASTASIE	11.	7	4	1
VALLABRIX	10	9	1	. 0
St MAXIMIN	8	6	2	0
St HIPPOLYTE DE MONTAIGU	4	1	3	0
BOURDIC	4	4	0	0
COLLIAS	2	2	0	0
AIGALIERS	1	- 1	0	0
SERVIERS- LABAUME	1	1	0	1
TOTAL GENERAL	628	468	159	48



SYLVATICUS



Arpaillargues
"La cabane Blanca"
construite en 1789

OMBRE ET LUMIERE

PHOTOGRAPHIE

Place aux Herbes 30700 UZES Tél.: 66 22 22 50

Travaux amateurs
et professionnels
Prises de vue
(portraits - identités
cérémonies)
Reportages
Photo et vidéo

Par la garrigue

Capitelle fière mais blessée

■ Notre garrigue est riche de capitelles. Elles demeurent solides encore, véritable mémoire d'un temps, d'une époque. Nîmes Courbessac possède les siennes. Superbes, fières au milieu de chêne verts et de genêts.

Elles narguent les ans, les intempéries. Quelquefois blessées, la plupart d'entre elles sont néanmoins debout. Elles quémandent et les habitants du hameau avec elles qui nous l'ont dit et répété, nous ont demandé de l'écrire, des travaux d'entretien. Cela doit être possible, réalisable.

Il s'agit de vouloir. Aux organismes habilités d'y songer. Souhaitons de conserver ces lieux calmes et charmants du passé!



Mede-4-tore - 23 Janvier 1991-

Hymne à la Vie a été réalisé grâce au soutien de Primagaz du Conseil Régional de la bourse de la vocation de Marcel Bleustein-Blanchet des Lyons Club CATHEDRALE D'IMAGES
LES BAUX-DE-PROVENCE

MAMA



1977/1987

/V 1 Ye 1007

1977-1987

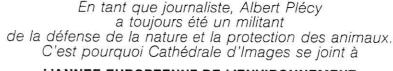
10^{EME} ANNIVERSAIRE DE CATHEDRALE D'IMAGES

Albert Plécy (1914-1977) est l'inventeur de Cathédrale d'Images.

Journaliste, peintre, photographe, écrivain, il fonda en 1955 l'association des «gens d'images», qui décerne chaque année les

prix Niepce et Nadar.

Albert Plécy est considéré comme l'un des pionniers de la civilisation de l'image. Son ultime réalisation Cathédrale d'Images et l'association qui porte son nom, n'ont cessé depuis leur création d'œuvrer pour le développement de l'Image Totale©.



L'ANNEE EUROPEENNE DE L'ENVIRONNEMENT

et présente

Hymne à la la la Féérie audio-visuelle réalisée par Hans Walter MULLER

avec une musique originale de **Francis LAI** Chanson interprétée par **Jeane MANSON** Sur une idée de Jean-Paul STEIGER et Francois HEBERT.

Sur une idée de Jean-Paul STEIGER et François HEBERT.

Images: Jean-Gilles BAILLET, Allain BOUGRAIN-DUBOURG, Hervé CHAUMETON,
André FATRAS, Yves LANCEAU, Christophe VALENTIN, Albert VISAGE, etc...
(Lauréats de la Fondation de la Vocation).



Dans d'immenses salles souterraines, anciennes carrières de pierres blanches, des milliers d'images sont projetées sur les parois naturelles, créant 4 000 m² de fresques lumineuses, se renouvelant constamment sur un cheminement de 400 mètres.

Le spectateur évolue librement, gagné par le merveilleux et le fantastique du lieu.

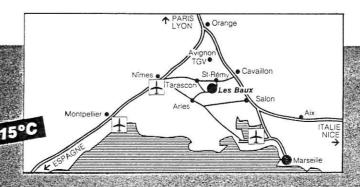
Inspirée du livre d'Antoine de Saint-Exupéra le Petit Prince, cette féérie visuelle et sonorce plonge le spectateur parmi les merveilles de notre planète : l'eau, l'air, les plantes, les animaux sont les éléments qui rendent la vice possible sur terre.

L'homme se doit de les protéger.

la nature n'a jos de frontières

Ouvert du 4 avril au 11 novembre. Spectacle permanent tous les jours de 10h à 19h. Durée du programme audiovisuel : 30 mn. Parking gratuit. Prix de groupes. A partir d'octobre, fermeture à 18h et le mardi.

TEMPERATURE INTERIEURE 15°C



RENSEIGNEMENTS

CATHEDINALE PUNACES DE SENDICE PERSONES EL OXEDE PROVENCE TEL SUEZEMEN RESTAURATION

DE QUELQUES EXEMPLES DE RESTAURATION DE CABANES EN PIERRE SECHE

par Christian LASSURE.

Dans un article publié dans Quercy-Recherche en 1975 (1) et portant sur les dernières manifestations de la tradition de l'architecture en pierre sèche dans le Lot, nous avions rendu compte de la réalisation à Pouzergues, sur la commune de Cremps, de deux chappes de puits imitant des cabanes à voûte d'encorbellement. L'auteur en était Monsieur Elie Puech, maçon-tailleur de pierres à Aujols. Il s'agissait, à notre connaissance, d'un cas isolé de résurgence d'une tradition de bâtir éteinte depuis cinquante ans. Effectivement, on ne construit plus, aujourd'hui, de casèles ou de gariotes. On continue, toutefois, à entretenir sommairement certaines d'entre elles,

· Ce sont quelques-uns de ces travaux de réparation que nous allons passer ici en revue : certains nous ont été aimablement signalés, d'autres ont été constatés sur le terrain même, et enfin quelquesuns ont été entrepris par nous-mêmes. Tous relèvent de ces quelques

Ces travaux sont évidemment liés aux processus de dégradation et de ruine les plus courants dans ce style d'architecture : le revêtement extérieur des parties hautes, délité par les intempéries, le gel, l'humidité, etc... doit être renouvelé; le linteau monolithe, fendu sous la charge, voire effondré en ayant entraîné la partie du couvrement au-dessus de l'entrée, doit être remplacé:

Comme premier exemple, on peut citer la réfection, il y a quelques années, de l'extérieur du couvrement d'une cabane située au lieudit Vernoly sur la commune de Constans, à droite en bordure de la D. 7 en arrivant vers Constans depuis Laroque-des-Arcs (2).

Engoncée dans une série d'apports extérieurs, cette bâtisse dresse sa toiture en forme de cylindre-cone tronque sur une butte dominant la vallée du ruisseau de Laroque. Le revêtement extérieur a été sommairement refait par les propriétaires de la ferme voisine qui utilisent la cabane comme resserre; mais, dans l'opération, la

toiture a perdu de sa symétrie (cf. fig. 1, nº 1).

Comme exemple de restauration d'une entrée effondrée ayant entraîné l'écroulement des parties immédiatement au-dessus, on peut citer celui d'une grande cabane à trois gradins située au lieudit Pélussète près du village des Roques sur la commune de Saint-Vincent-Rive-

Le haut de l'entrée a été sommé par de grosses traverses en bois, le parement des deux dernières couronnes a été refait sur le devant avec un matériau plus gros et non délité, qui tranche avec le reste

Pour notre part, nous avons été amenés, au cours de prospections et de relevés sur le terrain en 1973, a effectuer quelques menus travaux de réparation ou d'entretien sur quelques ouvrages.

20 22

2<u>1</u>

21

21

2 2

3

Un de ces travaux consista en la réfection de l'entrée de la galerie d'accès d'un cellier anciennement dépendant d'une ferme voisine et situé sur la commune de Castelfranc, en bordure immédiate du chemin du "circuit touristique des trois dolmens" en arrivant

Avec l'aide-de Monsieur Jean-Pierre Raynal, habitant le Cluzel et dont l'arrière-arrière-grand-père construisit plusieurs abris à bestiaux (4), nous avons rétabli l'encorbellement de grandes dalles au-dessus de l'entrée, dont les éléments gisaient par terre. Une après-midi de travail fut nécéssaire (cf. fig. 1, nº 3).

Un autre travail de remise en état auquel nous nous sommes livrés, a concerné un aménagement extérieur, en forme de vaste niche rectangulaire réservée dans un mur d'épierrement, lequel longeait une parcelle cultivée située en bordure de la D. 13, à gauche en descendant vers la station de pompage du Lac Vert sur la commune de Catus. Nous ignorons la destination exacte de cet aménagement : niche à ruches, banquette couverte ?

Toujours avec Monsieur Raynal, nous en avons reconstitué le montant gauche, partiellement effondré, ainsi que le dessus de la partie formant banquette. Une demi-après-midi de travail fut

Si la simple restauration portant sur une partie d'un édifice est assez courante, un cas limite se situant à mi-chemin entre la réfection et la construction est la reconstruction quasi-intégrale. Un cas unique nous a été signalé au lieudit le Pech à Trespoux (5).

En l'espace de huit jours, pendant l'hiver 1974, un cultivateur, Monsieur Alfred Pouderoux, âgé de 45 ans, réutilisant la base subcirculaire ainsi qu'une partie du matériau d'une cabane ruinée, a réussi à dresser un édifice à la silhouette extérieure en cylin-dre-ogive, lorsque vu de profil, et en cône évasé, lorsque vu de dos. La cellule intérieure est exiguë (diam. moyen: 1,35 m) mais assez haute (2,80 m). L'entrée, qui est rectangulaire, fait 1,15 m de haut sur 0,80 m de large. La nouvelle bâtisse semble être plus haute que la cabane originelle.

Cet exemple est intéressant à plusieurs titres : il laisse supposer la perdurance d'édifices reconstruits sur les mêmes bases; il témoigne de la facilité et de la rapidité avec lesquelles une cabane peut être bâtie; il indique la période la plus propice à ce genre d'activité : la morte saison hivernale.

On pourrait multiplier les exemples de travaux de remise en état. Citons encore la réfection par Monsieur Puech, déjà mentionné, du linteau effondré d'une cabane lui appartenant; également, la réfection du couvrement d'une cabane par Monsieur Francoulon, du hameau d'Aurimont à Salviac (6). Manquant de précisions sur les modalités et les résultats de ces deux opérations, nous ne nous y

En fait, étant donné le grand nombre d'édifices encore existant (plusieurs milliers) et les réutilisations occasionnelles échues à certains d'entre eux, il est difficile d'enquêter sur les restaurations connues et encore plus de recenser toutes celles qui restent anonymes, si tant est que la chose puisse d'ailleurs présenter un

On notera toutefois que dans le Lot - du moins à notre connaissance - les travaux de restaurations de casèles sont toujours le fait d'initiatives individuelles, qu'il s'agisse de propriétaires conscients de l'utilité et de la valeur d'un bien ou d'amateurs éclairés soucieux de préserver une parcelle du patrimoine architec-

tural des campagnes. On ne nous a signalé jusqu'à présent aucune réfection entreprise par un quelconque organisme officiel (Les Monuments Historiques par exemple). Ce serait pourtant l'occasion d'employer utilement l'argent du Fonds Départemental de Sauvegarde des Eléments Mineurs de l'Architecture Lotoise.

En dehors du Lot, les restaurations d'édifices isolés ou d'ensembles sont également sporadiques et mal connues. Certaines, par leur ampleur et leur côté spectaculaire, témoignent d'un certain regain d'intérêt pour une architecture considérée jusqu'alors comme mineure

Dans le Périgord, c'est tout un ensemble de cabanes à voûte d'encorbellement formant les dépendances d'une habitation qui a été remise en état il y a quelques années par les Monuments Historiques et érigé en site classé au hameau du Paradou près de Saint-André-

d'Allas (région de Sarlat) (7). En Provence, dans le Vaucluse, non loin du village de Gordes, Monsieur Pierre Viala restaure depuis une dizaine d'années cinq groupes d'édifices en pierre sèche organisés autour de cours et constituant autant d'habitations saisonnières avec leurs dépendances

Il s'agit'là véritablement d'un exemple de restauration peu commun en France, d'une part par son objet, tout un hameau relevant de l'architecture populaire, d'autre part par son importance, puisqu'i. porte sur environ 25 constructions et sur les murs les accompagnant. et enfin par la qualité du travail effectué (cf. fig. 3, nos 1 et 2 (8). Ce bel ensemble, à présent ouvert au public, abrite une collection d'art et de tradition populaires de la région de Gordes ainsi qu'une bibliothèque-photothèque sur l'architecture rurale en pierre sèche. Une "Association d'Animation Artistique et Culturelle du Village des Bories" a également été créée, dont le rôle est de promouvoir des expositions d'art et d'architecture et des spectacles

culturels sur le site même. En définitive, quels enseignements peut-on tirer de ces derniers

exemples pris dans le Lot et ailleurs ?

Tout d'abord qu'il suffit souvent d'une réfection sommaire pour sauver un bâtiment de la ruine qui le menace à plus où moins brève

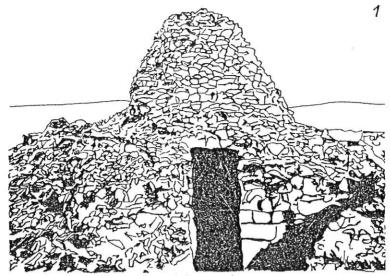
Ensuite que ce genre de travail nécessite peu de temps et d'éner gie et qu'il est à la portée de toute personne dotée de bonne volon et de goût (9) et disposant du volume de matériau nécessaire (10).

A la lumière de ces constatations; on peut suppser que tant que la tradition de bâtir à sec a existé, on a entretenu et réparé les édifices au fur et à mesure de leur dégradation naturelle ou de leu ruine accidentelle, par des interventions tantôt se limitant à de simples éléments (couverture de lauses, linteau, etc...), tantôt allant jusqu'à la reconstruction pure et simple au même endroit, voire non loin de là. Sans même considérer d'éventuelles modifications apportées à la suite de changements de fonction ou de destina tion, il n'est pas déraisonnable de penser que certains bâtiments, ainsi entretenus, ont pu et dû perdurer deux voire trois siècles, sous divers avatars et à travers diverses vicissitudes.

Il n'appartient qu'à nous que ce phénomène continue ou s'interrompt, que toute une architecture populaire et anonyme, éminement plastique et protéiforme, porte son témoignage au-delà du XXº sièc ou sombre dans les oubliettes des architectures rurales passées.

NOTES

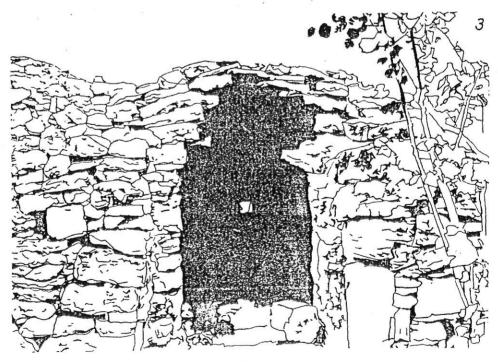
- 1-La tradition de la petite architecture rustique en pierre sèche du Lot: ses dernières manifestations (1860-1975), dans Quercy-Recherche, nº 13, août-septembre 1976, pp. 4-7.
- 2-Cet édifice se trouve mentionné dans la 1ère partie de notre étude sur Les vestiges lithiques de l'ancien vignoble cadurcien, étude des murs, tas d'épierrements et abris en pierre sèche d'un ancien coteau vinifère, le pech "Revayrol-Tissandié", 1973, p. 65.
- 3-Pour la description et le levé de cet édifice, on consultera Christian Lassure, Essai d'analyse architecturale des édifices en pierre sèche, à paraître.
- 4-Sur ce type d'édifice on consultera notre Essai de classification fonctionnelle des constructions en pierre sèche du Lot, 1976, pp. 29-35.
- 5-Par Monsieur Pierre Dalon, Vice-Président de la Société des études du Lot, à qui vont tous nos remerciements.
- 6-Ce dernier cas nous a été signalé également par Monsieur Dalon.
- 7-On en trouvera une photo dans Jean-Pierre Chavent, Les bories du Perigord, dans Quercy-Magazine, décembre 1971, nº 18, pp. 25-29.
- 8-Pour une description et un plan de cet ensemble on se réfèrera à l'Ille village des bories à Gordes dans le Vaucluse, éd. "Le village des bories", Pierre Viala, Gordes, 1976.
- 9-Le bon goût, dans ce domaine, consistant à renouveler la maçonnerie sèche détériorée et non à la consolider avec un quelconque ciment ou mortier (cf. fig. 1, nº 2).
- 10-Il est omniprésent, sur les murs et les pierriers et, bien sûr, dans les champs.



Cabane de Vernoly (commune de Constans).



Cabane proche de Miralasse (commune de Lamagdelaine).

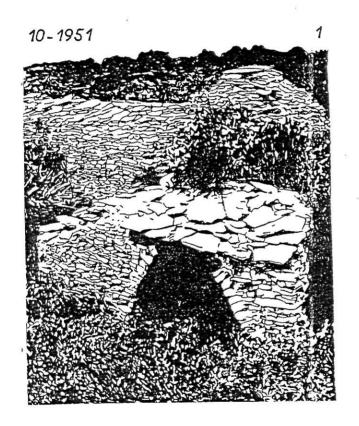


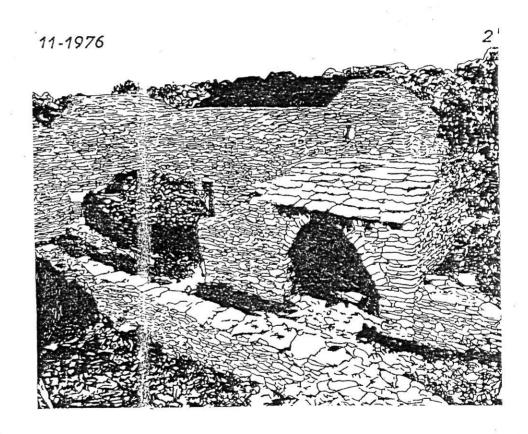
Cellier d'une ferme au Causse-Haut (commune de Castelfranc).

Fig. 2



Cabane du village Les Roques (commune de Saint-Vincent-Rive-d'Olt).





Ensemble nº3 (habitation, bergerie, grangel grenier et four) du village des cabanes (rebaptise village des bories) près de Gordes dans le Vaucluse.

RESTAURATION

HISTOIRE D'UNE RESTAURATION : LE "VILLAGE DES BORIES" DÈ GORDES (VAUCLUSE) par Pierre VIALA.

Dans le Vaucluse, à l'Ouest de Gordes, à 1500 mètres à vol d'oiseau, se trouve le "Village des Bories". Entre le Vallat de Gamache et la Sénancole, quelque part "dans la garrigue" ou "dans la montagne". En fait, dans une zone d'anciennes cultures en terras ses où des générations paysannes ont travaillé le sol avec obstination, plantant la vigne et l'olivier, l'amandier et le mûrier, seman et récoltant des céréales. C'est au cours du siècle dernier que ces terres ont été abandonnées au profit de celles de la plaine, irriguées et plus faciles à travailler. Pour ne pas payer l'impôt sur les bâtiments, les propriétaires ont enlevé les tuiles des boits : les murs se sont dégradés, les voûtes se sont écroulées. Le thym a poussé librement, mais aussi les ronces et les arbres dans les ruines. Les chênes-verts et les cades ont envahi les vergers, soule vant les murs de soutènement qui se sont affaissés, rendant les chemins impraticables. Les terrasses autrefois soigneusement entretenues sont retournées à la "garrigue" et la "montagne" est devenue le domaine des chasseurs.

C'est en 1956, après le terrible gel qui avait roussi les olivie et les cyprès, et même les cades, que j'ai connu et passionnément aimé ce pays. L'itinérant que j'étais a tout de suite éprouvé le profond besoin d'y prendre racine. J'ai acheté une première ruine. "Yous n'avez pas peur d'habiter tout seul dans la montagne?", me demandait-on au village, dont je n'étais éloigné que d'un quart d'heure à pied! En dehors de la période de la chasse, et hors les sentiers, la garrigue était vierge, par endroits impénétrable. Rares étaient les promeneurs. Explorant vers l'Ouest, c'est en 1957 que je suis parvenu aux Savournins, n'en devenant propriétaire qu'e

1968.

Alors que maintenant, d'un seul regard, on découvre le "Village des Bories" dans son équilibre architectural et monumental, à l'époque où j'entrepris de le restaurer, il était impossible en l'approchant d'avoir une idée de son implantation tant les bories et les murs disparaissaient sous une végétation d'une extreme densité. Amandiers et muriers morts, entremélés aux chênes-verts et aux cades tentaculaires, formaient un tel enchevetrement qu'il étai impossible d'approcher de certaines cabanes (1), dont on n'aperce-vait que le faîtage en désordre. Il fallut débroussailler pas à pas pour circuler librement et pouvoir relever le plan de l'ensemble. Le débrousaillage terminé, il fallut arracher les arbres morts et ceux qui avaient poussé dans les murs, ceux qui avaient pris racine sous les bories et y avaient provoqué des brèches. Trois moyens d'arrachage, en plus de la pioche, furent utilisés: tracteur et cable, explosif agricole, pelle mécanique.

Des brêches, il y en avait aussi du fait des chasseurs de l'époque giboyeuse d'avant la myxomatose. Certains d'entre eux n'avaient pas hésité à mettre un mur par terre pour récupérer un lapin qui

s'était réfugié entre les pierres.

Deux tremblements de terre ont ébranlé le site, en 1880 et en 1909. Sans doute faut-il leur imputer des linteaux cassés, des lézardes et quelques tassements. Ceux-ci et leurs conséquences, on peut encore les attribuer au temps, à la négligence de certains constructeurs, à la végétation, et à tous ces facteurs conjugués. Bien des bories ont été construites sans fondations, sur la première couche de rocher tendre : en effet, le sol se présente, en coupe, comme un feuilleté de plaques calcaires, le rocher compact se trouvant au-dessous à des profondeurs variables de 20 à 70 centimètres. Entre les plaques calcaires circulent les racines qui font levier en se developpant, et créent des vides lorsqu'elles sèchent ou qu'-

Autre facteur de dégradation : l'armée en 1959. Je me souviens d'avoir vu surgir, mitraillette au poing, sautant les murs de la maison que j'occupais alors, et piétinant mes maigres plantations, des hordes de jeunes soldats dont j'ai par la suite retrouvé la trace au "Village des Bories". Séduits par ce site exceptionnel et sauvage, ils s'étaient sans doute pris pour quelques modernes chevaliers auxquels il ne manquait qu'une table à la mesure de leur importance pour festoyer. C'set pourquoi, après leur passage, on pouvait voir, au milieu de la grande aire, un majestueux socle entouré de bancs, pour la confection desquels tous les murs environnants avaient été démantelés. Dans les broussailles, nous avons retrouvé, dix ans plus tard, de nombreuses boîtes de rations alimentaires et quantité

Les travaux de restauration ont commence en juin 1969. Accomplis par tranches, ils ont nécessité des milliers d'heures de travail. Deux mois durant, à cinq hommes, pendant neuf heures par jour, nous nous sommes affairés au débroussaillage, à l'arrachage et aux premiers déblaiements. Ensuite, nous avons travaillé à trois : un maçon sachant manier la pierre sèche, un manoeuvre et l'homme à tout faire qui écrit ces lignes. La restauration de l'ensemble du Village a entraîné le transport d'un volume considérable de pierres. Certes, le sol en était jonché, qui provenaient des murs écroulés et des bories éventrées et décoiffées, mais il en manquait en quantité. dalles de faîtage notamment avaient disparu, ou avaient été brisées en tombant du haut des cabanes. Il a fallu en glaner ici et là sur toute la surface de la propriété, en prenant soin de ne pas dégrader ici pour réparer là. Il fallait sélectionner les pierres en fonction de leur patine et de leur nature afin d'assurer le raccordement en couleur et en matière avec celles qu'elles devaient compléter. Ma remorque de deux mètres cubes tirée par le tracteur a fait d'innombrables allees et venues à travers les terrasses, non seulement pour approvisionner en pierres et en dalles, mais encore pour débarrasser les aires, les cours, les ruelles de la petite caillasse, de la terre et des débris de toutes sortes qui s'y étaient accumulés au cours

Tous les murs étaient endommagés; la plupart ont été reconstruits depuis leur base: Tous les faîtages ont été restaurés. Ici il a fallu refaire un angle, là reprendre un encadrement de porte et remplacer un linteau, ailleurs colmater une brèche béante, et partout remplacer des pierres manquantes. Dans l'un des fours à pain, un arbre avait poussé. Ses racines avaient traversé la coupole, laquelle avait cédé sous le poids de la terre gorgée d'eau, cette terre qui, à l'origine, assurait l'isothermie lorsqu'elle était protégée de la pluie par des

dalles superposées. L'entrée du four avait perdu son encadrement e elle semblait vomir terre et racines. Ayant retrouvé dans un clapier près de ma maison les pierres d'un four autrefois détruit, j'en ai utilisé, en les taillant, pour remplacer celles qui man-

quaient au "Village des Bories".

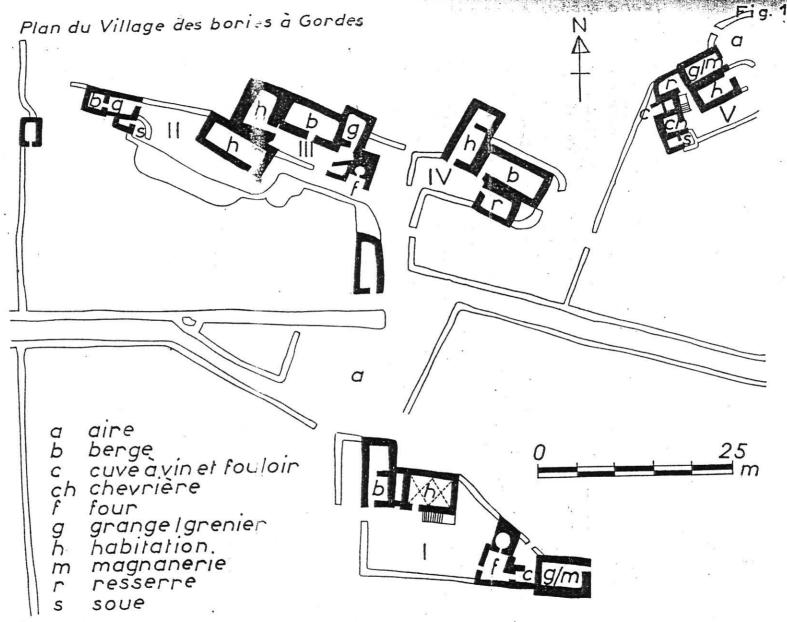
Trois bories menaçaient de s'écrouler complètement. Des brèches de grandes dimensions, avec des pierres suspendues en équilibre instable, rendaient la réparation dangereuse. Nous avons dû employ le béton recouvert d'un parement de pierres posées à sec. Incorpc rée aux bories, la maison du XVII siècle, aux proportions particu

le béton recouvert d'un parement de pierres posées à sec. Incorporée aux bories, la maison du XVII siècle, aux proportions particulièrement harmonieuses et d'un superbe appareil, au mur nord aveus s'inscrivant dans un carré parfait, menaçait de s'effondrer. Sans toiture. Ses voûtes étaient crevées, il n'en subsistait que les départs. Lézardée de haut en bas, la façade sud, dont le mur était dédoublé, était proéminente en son centre de vingt bons centimètre Le problème était de refaire voûte et toiture sans modifier la façade dont il ne manquait pas une seule pierre. Nous y sommes parvenus grâce à des chaînages intérieurs et en prenant le partice refaire les voûtes dans leurs proportions d'origine, mais en bétoi armé. Ainsi n'exercent-elles pas de pousée sur les murs, mais au contraire les accrochent et les lient.

Dégagés de leurs envahisseurs, les oliviers ont été remis en culture afin que soit restitué au Village son cadre végétal. Les

arbres-ont donné leurs premiers fruits l'année dernière.

Après avoir restaurer, il faut entretenir et protéger. Eviter (
les curieux n'escaladent murs et bories et ne remplissent leur
coffre de voiture au profit de leur jardin de rocaille ou des "pa
japonais" de leur gazon. Un gardiennage est maintenant assuré. Le
"Village des Bories" est organisé en musée d'habitat rural et ouv
à la visite réglementée. La protection officielle a été sollicité
L'arrêté de classement est en cours de rédaction.



aucune lettre n'a été attribuée aux bories dont l'utilisation n'a pas encore été déterminée.

d'après P. Viala.

Le village des Bories à Gordes dans le Vaucluse

Les constructions de pierre sèche en Haute-Provence

La Haute-Provence, avec ses sites, ses solitudes humanisées et ses landes couvertes de murs innombrables, avec ses agglomérations celto-ligures enserrées dans de puissantes enceintes, ses monuments romains et médiévaux, ses vieux villages, ses fermes et ses bergeries, apparaît comme la pays de la pierre par excellence, une région où, à toutes époques, l'art d'assembler la pierre a donné lieu à des réalisations exemplaires. Parmi les techniques mises en œuvre, celle de la pierre sèche n'est pas la moins originale et, parmi les nombreux ouvrages réalisés de la sorte dans les pays d'Apt et de Forcalquier (remparts, enclos, murs de soutènement, cabanes isolées, fermes, bergeries, hameaux et villages...), l'ensemble de Gordes est à n'en pas douter le plus spectaculaire, mais aussi le plus mystérieux dans ses origines.

Caractéristiques d'une culture des plateaux, ces contructions ont nécessité la mise en œuvre d'un volume considérable de pierres - localement appelées lauses - recueillies sur place et souvent fruit d'un épierrage millénaire, et surtout d'une technique plus savante qu'on ne pourrait l'imaginer de prime abord. C'est en effet tout un art que d'assembler la pierre à sec, sans cintre ni échafaudage pour monter les fausses voûtes en encorbellement, avec le seul secours - indispensable - d'un marteau, au point que, jusqu'au début du XXème siècle, il y eut en Provence des maçons spécialisés dans ce type de constructions, dont les manifestations, multiples, originales et d'âges divers, jalonnent tout le pays. Il s'agit là de techniques de construction traditionnelles en pays méditerranéens, qui se sont apparemment transmises de générations en générations depuis la fin du Néolithique (vers - 2000 avant J.-C.) ; c'est aujourd'hui une certitude pour le midi de la France, où des fouilles récentes conduites dans la garrigue montpelliéraine ont mis au jour de véritables villages préhistoriques comportant des constructions circulaires ou ovales couvertes à l'origine de fausses voûtes en encorbellement, ainsi que des enclos à bétail jalonnés de capitelles. Il n'en faudrait pas déduire trop vite que les bories de Gordes et leurs enclos sont aussi anciens ; en revanche, on est en droit de penser que ces constructions s'inscrivent dans une tradition bien attestée sur les plateaux calcaires du midi méditerranéen - Provence, Languedoc et Roussillon - partout et toujours en relation avec une

Fonctions

En ce qui concerne Gordes, le visiteur se pose d'emblée deux questions : quelle était la fonction première de ces constructions de pierre sèche et de quand datent-elles ? A la première de ces interrogations, l'archéologue et l'ethnologue peuvent répondre, en se fondant sur l'observation minutieuse des architectures. Il faut d'abord distinguer les bories isolées des cabanes agglomérées. Les premières n'ont pu servir que d'abris temporaires, de greniers ou d'entrepôts pour l'outillage agricole. Parmi les secondes en revanche, groupées en ensembles cohérents - fermes, hameaux ou villages -, on trouve des habitats, rustiques certes mais quelquefois équipés de banquettes (ayant pu servir de lits), de niches, de placards, de cheminées ; des écuries, des étables et des loges à cochons ; des greniers, des granges à foin et des resserres à provisions ; des fours à pain ; des pressoirs et des cuves à vin ; des aiguiers, des

citernes creusées dans le roc et couvertes de toitures en encorbellement ; des ruchers etc, Ces ensembles, organisés autour d'aires à battre ou d'enclos pour le bétail, sont quelquefois fortifiés, entourés d'enceintes percées de meurtrières, pour protéger hommes, bêtes et récoltes des brigands peut-être, mais surtout des loups dont les Monts de Vaucluse étaient encore infestés au XIXème siècle ; des rues bordées de hautes murailles réunissent entre eux ces ensembles. On se trouve donc ici, à n'en pas douter, devant des établissements ruraux permanents, en relation avec une économie tournée essentiellement vers l'agriculture (vigne, oliviers, amandiers) et l'élevage (chèvres, moutons, porcs).

La date de ces constructions est beaucoup plus délicate à établir. Dès la fin du Néolithique, de tels ensembles - aujourd'hui ruinés - sont connus dans le midi méditerranéen ; on a cité ceux récemment mis au jour en Languedoc ; il y en eut aussi en Provence à la même période et tout particulièrement au pays d'Apt, mais rien ne permet d'en identifier actuellement à Gordes, même si l'on a signalé ici ou là, des trouvailles de surface d'objets pré- ou protohistoriques ; en tout état de cause, les cabanes protohistoriques, s'il y en eut, sont aujourd'hui écroulées.

Dans leur ensemble, les constructions en pierre sèche de Gordes, sur lesquelles les sources écrites sont muettes, paraissent médiévales et modernes, leur construction s'échelonnant, semble-t-il, du XIVème au XVIIIème, sinon même au XIXème siècle. Quoi qu'il en soit, bien des questions que l'on peut se poser à leur sujet restent encore sans réponse : pourquoi ces ensembles sont-ils établis à l'écart de villages médiévaux et modernes qui leur sont contemporains et pourquoi sont-ils seuls construits selon la technique de la pierre sèche ? Correspondent-ils à des périodes d'expansion agricole ? Que cultivait-on sur un sol si aride, parcouru en tous sens - sur près de 8 kilomètres carrés à Gordes - par des kilomètres de murailles qui limitent des champs minuscules et couverts de centaines de cabanes ? Ces constructions demeurent, sachons l'avouer, encore mystérieuses et impressionnantes. A côté de l'abbaye romane de Sénanque, du château Renaissance de Gordes et des nobles maisons rurales des siècles plus récents, elles témoignent d'un art de bâtir traditionnel et populaire, dont les manifestations originales font aujourd'hui partie d'un patrimoine architectural à sauvegarder : devant ces constructions, l'homme de notre temps peut à la fois réfléchir sur les modes de vie anciens en milieu rural, constater l'intégration parfaite d'une architecture dans son environnement et rêver aussi, car l'essentiel de ces curieux ensembles qui jalonnent le plateau de Gordes est l'équilibre et l'harmonie qui les sous-tendent. Enfin, ces milliers de mètres cubes de pierres, patiemment remuées et assemblées, évoquent un extraordinaire travail d'hommes, qui ont su créer une architecture originale avec des matériaux pauvres et de simples moyens.

> Guy BARRUOL Maître de recherche au C.N.R.S.

Datation